

L'ÉTRANGE THÉÂTRE

I

LES DÉBUTS

Comédie

De

Bernard FRIPIAT

À Carole Decaudin

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS

b.fripiat@noos.fr

Tél. : 06.59.51.85.73.

<http://www.orthogaffe.com/>

Dépôt : SABAM (Belgique)

(00 32 2 286 82 11) unisono@sabam.be

Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

ACTE 1

Scène 1

Carole et Jean-François découvrent le nouveau théâtre de Sylvio.

Carole. Acheter un théâtre dans ce trou à rats, il faut être complètement fou.

Jean-François. Du moment qu'on joue...

Carole. Devant qui ? Il n'y a personne !

Jean-François. Qu'importe, si le public est de qualité ! Au théâtre, seule importe la qualité.

Carole. L'ambition est peut-être un défaut. Mais, je ne compte pas me limiter à cet endroit !

Jean-François. Pourrais-je savoir ce qui t'attire à l'extérieur ? Les auditions ?

Elle est montée sur la scène, il est resté dans la salle. Il joue celui qui fait passer une audition.

Dépêchez-vous, Mademoiselle ! Nous n'avons pas toute la journée. J'espère que vous avez un agent. Ils ne servent à rien, mais constituent une première sélection. Grâce à eux, nous économisons du travail.

Carole. *(Jouant).* Monsieur Santer !

Jean-François. Encore ! C'est la cinquième comédienne qu'il nous envoie. La prochaine fois, vous lui demanderez de ne plus vous envoyer. En attendant, puisque vous êtes là ! Dites bonjour à la caméra !

Carole. *(Jouant).* Bonjour, caméra !

Jean-François. Très drôle, Mademoiselle ! Malheureusement, nous cherchons une tragédienne. Si vous avez une photo torse nu, laissez-la à mon assistante ! Suivante !

Carole. *(Jouant une autre comédienne).* Bonjour, Monsieur !

Jean-François. Vous avez un agent ?

Carole. Mon papa !

Jean-François. *(Ironique).* Nous nageons dans le professionnalisme.

Carole. *(Ingénue).* Vous le connaissez peut-être. Il travaille à la télévision !

Jean-François. Mais alors, vous êtes une fille de ! *(Un temps).* Quel talent !

Carole. De plus, ma tante écrit des sitcoms.

Jean-François. Quel talent !

Carole. Ma grande sœur chante des CD.

Jean-François. Quel talent ! *(Un temps).* Pourquoi ne m'ont-ils pas prévenu que vous vouliez jouer le rôle d'Agrippine ? Il est évident que Racine l'a écrit pour vous.

Carole. J'ai insisté pour passer une audition. Je tenais à être jugée pour moi-même.

Jean-François. Quel talent !

Carole. Seul mon talent doit m'ouvrir le chemin de la réussite.

Jean-François. Quel talent !

Carole. Comme Baudelaire et Van Gog.

Jean-François. Qui sont aussi de votre famille ?

Carole. Non !

Jean-François. Quel dommage ! Vous auriez eu le talent d'écrire une adaptation ou de peindre le décor.

Carole. Quoique ! Ma grand-mère adorait Baudelaire et mon papa s'est acheté un Van Gog un jour de cafard.

Jean-François. Quel talent ! (*Arrêtant de jouer*). Nous ne sommes pas mieux ici ! Sylvio m'a promis de ne jamais faire d'auditions.

Carole. (*Concluant*). Que des pistons !

Jean-François. Non ! Nous prendrons les artistes avec qui le travail est agréable et je leur pondrai des rôles sur mesure. Vous serez excellents puisque je respecterai votre phrasé et vos possibilités. D'ailleurs, cette scène m'inspire.

Il monte sur scène et s'y promène.

Jean-François. Tu n'entends pas ?

Carole dit non, il l'emmène dans un coin.

Écoute !

Jean-François bouge comme s'il dansait un rock.

Tu sens le rythme ? Ici, je placerai les monologues.

Il va ailleurs, elle le suit lentement.

Ici, je mettrai les scènes tragiques. (*Montrant un autre endroit*). Là ! Tu entends ?

Comme s'il entendait quelque chose alors qu'il n'y a aucun son. Il commente.

Bonjour l'ambiance ! Si je décris un meurtre, voilà où il se jouera.

Elle vient de le rejoindre. Il sautille de l'autre côté de la scène et prend la mine de celui qui entend un slow.

Ici, je placerai les scènes romantiques. Viens ! Écoute !

Carole. (*Ne bougeant plus et n'ayant aucune envie de danser un slow avec Jean-François*). Non merci ! Je préfère les meurtres.

Jean-François. Carole, j'aime ce lieu. Il y résonne des mots qui vont me nourrir.

Carole. Tant mieux ! Parce que si tu dois compter sur tes droits d'auteur...

Jean-François. Viens ! Allons visiter les coulisses !

Carole. (*Craignant d'y être draguée*). Où veux-tu en venir ?

Jean-François. Pourquoi dis-tu ça ?

Carole. (*Soupçonneuse*). N'essayerais-tu pas de tester le rôle du vieil auteur lubrique tentant d'emmener une jeune comédienne dans les coulisses ?

Jean-François. Tu confonds auteur et metteur en scène.

Ils sortent par les coulisses.

Scène 2

Bossdure et Sylvio arrivent de la salle. Bossdure se trompe complètement sur les intentions de Sylvio. Bien que tout soit signé, ce dernier doit jouer serré.

Bossdure. Dès le début de mon existence, j'avais le choix entre richesse et pauvreté. J'ai choisi la richesse. D'ailleurs, les gens ne pensent qu'à l'argent. Les riches pensent au leur et les pauvres aussi. *(Riant et expliquant)*. Au leur ! À l'argent des riches.

Sylvio. *(Pas très sincère)*. Très drôle !

Bossdure. J'ai préféré la première solution.

Sylvio. Vous n'êtes pas seulement riche, vous êtes surtout philosophe.

Bossdure. Ah bon ?

Sylvio. Votre discours est particulièrement philosophique.

Bossdure. Vous croyez ?

Sylvio. J'en suis certain.

Bossdure. Si la philosophie n'interdit pas la richesse, je veux bien être philosophe.

Sylvio. Tant qu'à faire !

Bossdure. Ça ne peut pas faire de tort.

Ils sont maintenant arrivés sur la scène.

Avouez-le, mon cher Sylvio ! Vu d'ici, nous jurerions être dans un théâtre !

Sylvio. *(Hypocritement incrédule)*. Un théâtre ? Vous trouvez que ce lieu ressemble à un théâtre ?

Bossdure. *(Confirmant)*. Comme deux gouttes d'eau !

Sylvio. Quelle drôle d'idée !

Bossdure. Avant de la trouver drôle, demandez-vous si vos clients ne vont pas se poser la même question ! *(Un temps)*. Où allez-vous poser la marchandise ?

Sylvio. *(Le mot lui échappe)*. Sur la scène !

Bossdure. *(Réagissant au quart de tour à ce mot du fait qu'il appartient au vocabulaire théâtral)*. Ah ! Vous voyez !

Sylvio. *(Rattrapant sa gaffe)*. Je continue simplement votre comparaison. Si mon entreprise ressemble à un théâtre, nous marchons sur la scène. D'où ma réponse ! Nous mettrons les marchandises sur la scène puisque je les poserai ici.

Bossdure. Et les clients ?

Sylvio. Ils seront assis *(montrant la salle)* là !

Bossdure. Dans la salle !

Sylvio. Si vous voulez.

Bossdure. En somme, vous allez faire de la vente aux enchères.

Sylvio. L'idée vous déplaît ?

Bossdure. Non ! Mais, pourquoi ne pas me l'avoir dit à la signature du bail ?

Sylvio. (*Expliquant*). Parce qu'il ne s'agit pas (*insistant sur l'adverbe*) exactement d'une vente aux enchères. Notre idée est différente. Les clients s'installent dans ce que vous appelez la salle, je ferai défiler les marchandises sur...

Bossdure. (*Continuant la phrase de Sylvio*). La scène.

Sylvio. Voilà ! Au fur et à mesure du défilé, les gens cocheront leurs envies d'achat. À la fin, nous officialiserons la transaction.

Bossdure. Personne ne l'a jamais fait ?

Sylvio. (*Dodelinant négativement du chef*). Vous en auriez entendu parler.

Bossdure. (*Acquiesçant*). Évidemment ! (*Du ton de celui qui flaire une bonne affaire*). Vous avez raison, cette idée risque de faire du bruit.

Sylvio. Elle fera connaître votre lieu dans le monde entier. Dans 9 ans, à la fin du bail, vous le revendrez à prix d'or ou le louerez cent fois plus cher.

Bossdure. Et vous ?

Sylvio. Fortune faite, je prendrai ma retraite en devenant golden boy. (*Mentant bien*). Je me suis toujours rêvé golden boy.

Bossdure. En tout cas, le loyer ne grèvera pas votre budget. Avouez-le ! Je ne vous demande pas cher.

Sylvio. (*Acquiesçant*). Je vous en suis très reconnaissant. Vous avez fait une bonne action.

Bossdure. (*Riant*). Bonne action qui va m'en rapporter beaucoup !

Sylvio ne comprend pas.

Des actions.

Il éclate de rire.

Sylvio. (*Se forçant*). Elle est bonne !

Bossdure. Entre nous, Sylvio, vous ne devez pas me remercier. Nos affaires se passent dans une totale transparence et au bénéfice de tous.

Sylvio est un peu gêné.

J'ai tout de suite senti en vous l'homme d'action. (*Reniflant*). La richesse, je la renifle. Chez moi, c'est un deuxième sens. Quand je vous vois, je devine que vous allez faire fortune. Mon flair ne me trompe jamais.

On entend des bruits dans les coulisses.

Quelqu'un ?

Sylvio. (*Ennuyé*). Peut-être de futurs collaborateurs ! Je les ai invités.

Bossdure. Pouvez-vous me les présenter ?

Sylvio. (*Craignant une gaffe*). Ils ne sont pas encore engagés !

Bossdure. Présentez-les-moi ! Les entretiens d'embauche n'ont aucun secret pour moi.

Scène 3

Jean-François. (*Entrant*). Sylvio, tu es là ? Nous te cherchions. Nous sommes à l'avance !

Sylvio. *(Le coupant).* Permettez-moi de vous présenter Monsieur Bossdure qui nous loue ce lieu pour une bouchée de pain afin que nous le rentabilisions.

Carole. *(Ironique).* Eh bien, il a le sens des affaires, celui-là !

Jean-François. *(Admiratif).* Un mécène !

Sylvio. *(Espérant que ses amis vous comprennent la situation).* Il croit, à juste titre, que la nouvelle technique de vente que j'ai mise au point lors de ma thèse défendue à HEC permettra de multiplier par cent la valeur de ce lieu hérité de sa grand-mère.

Jean-François. *(N'ayant pas compris, à Bossdure).* Votre grand-mère a fait HEC ?

Carole. *(Ayant compris).* Je vois. *(À Bossdure).* Toutes mes félicitations ! Que pensez-vous de cette méthode ?

Bossdure. J'y crois.

Jean-François. *(Sans comprendre).* S'il y croit !

Carole. *(Elle parle à Bossdure en espérant que ses paroles permettront à Jean-François de comprendre la situation).* Grâce à ce travail, Sylvio a obtenu une brillante note à HEC.

Bossdure. Je sais. Il me l'a raconté ! *(De la voix douce d'un PDG qui veut montrer qu'il reste maître chez lui).* Il m'a dit également ne pas être certain de vous engager.

Sylvio. *(Expliquant).* J'ai prié Monsieur Bossdure de me faire profiter de son expérience des entretiens d'embauche. Il m'a gentiment offert son aide.

Bossdure. Normal ! Il s'avère particulièrement rentable d'aider nos relations d'affaires. Mon intérêt est que votre entreprise réussisse.

Jean-François. *(Qui n'a toujours rien compris).* C'est gentil ! *(L'interrogeant sur sa profession).* Vous êtes également dans le spectacle ?

Sylvio. *(À Bossdure, rattrapant la gaffe de Jean-François).* Je vous dois une explication. J'envisage d'engager des comédiens pour promouvoir nos produits. Qu'en pensez-vous ?

Bossdure. Excellente idée ! Vous n'imaginez pas la capacité de baratin des comédiens. Ils ont l'art de vous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Carole. *(Pensant à Sylvio).* À qui le dites-vous ! !

Bossdure. *(Répondant à sa question comme si elle lui avait sincèrement demandé à qui elle parlait).* À vous, ma chère. *(Du ton de celui qui découvre la ruse qu'il vient d'utiliser).* Mine de rien, en bavardant, je vous ai observée. Eh bien, je trouve que vous convenez parfaitement. *(À l'adresse de Sylvio).* Les entretiens les plus efficaces sont informels.

Sylvio. *(Faussement admiratif).* Je retiendrai la leçon.

Bossdure. *(À Jean-François).* Quant à vous, j'ai des doutes. Ne vous vexez pas ! Vous êtes probablement un excellent comédien. Par contre, je doute de votre capacité à vous adapter au monde de l'entreprise.

Jean-François. *(Vexé mais ne comprenant toujours pas).* Primo, je ne suis pas comédien, je suis auteur. Deusio, votre monde de l'entreprise, je l'emmerde.

Sylvio. *(Le coupant pour éviter la catastrophe).* J'ignorais que tu n'étais pas comédien.

Jean-François. *(Complètement perdu).* Quoi ?

Sylvio. *(Répétant, énervé qu'il ne comprenne pas).* J'ignorais que tu n'étais pas comédien.

Carole. (*Soutenant Sylvio*). Ce n'est pas beau de mentir.

Sylvio. (*Espérant pouvoir le congédier*). menteur ! Eh bien, tu ne seras pas comédien ici non plus ! (*Espérant que cette phrase provoquera le déclic*). Ça t'apprendra à te taire.

Jean-François. (*Ne comprenant décidément pas*). Il m'arrive de jouer, mais je suis d'abord un auteur.

Sylvio. (*Carrément menaçant*). Si tu ne te tais pas, tu ne seras pas auteur, non plus. (*À Bossdure, espérant détourner la conversation*). Comment avez-vous su qu'il n'était pas comédien ?

Bossdure. (*Fier*). L'expérience, mon cher, l'intuition, le feeling...

Sylvio. (*À Bossdure, mais son seul but est d'empêcher Jean-François de parler*). Comment vous remercier ? Je vous dois une fière chandelle.

Bossdure. (*Tout heureux de sa prouesse*). En acceptant un petit conseil ! (*Un temps*). Interdisez qu'on vous tutoie !

Sylvio. Je le suivrai ! (*Modeste*). Comment vous remercier de votre aide ?

Bossdure. (*Fier*). Vous voulez me remercier ?

Sylvio acquiesce.

Enrichissez-vous ! Que ce lieu prospère !

Sylvio. Je vous raccompagne ! Passons par derrière !

Bossdure. Par les coulisses !

Il éclate de rire.

Carole. (*À Bossdure*). Au revoir monsieur ! Merci !

Bossdure. (*Impérial*). Je pense à l'intérêt de notre entreprise.

Un temps. Il jette un regard vainqueur.

Grand-mère serait fière ! (*À Jean-François*) Désolé !

Ils sortent.

Scène 4

Carole. (*Respirant de soulagement*). Ça promet !

Jean-François. (*Restant sur la phrase de Sylvio lui disant qu'il n'était pas comédien*). Je n'ai rien compris.

Carole. Nous l'avions remarqué.

Jean-François. (*Parlant de Bossdure*). Qui est ce con ?

Carole. Con, je ne sais pas, mais pigeon certainement !

Sylvio revient.

Sylvio. (*À Jean-François*). Tu es rapide pour comprendre ! Heureusement que tu n'improvises pas tes pièces.

Jean-François. (*Qui ne comprend toujours pas*). Nous nageons dans surréalisme !

Carole. Quel bobard lui as-tu raconté ?

Sylvio. Que j'avais inventé un nouveau système de vente ! Nous mettons les marchandises sur la scène, les clients viennent, s'asseyent et choisissent.

Jean-François. Une sorte de supermarché à l'envers !

Carole. *(Incrédule).* Il a gobé ça ?

Sylvio. Oui ! *(Un temps).* Je le lui ai exposé un peu plus longuement !

Jean-François. Le plus comique est que ce système pourrait fonctionner !

Carole. Il ne t'a pas fait signer de contrat ?

Sylvio. *(Heureux du bon coup qu'il a joué).* Si ! Mais la vente est censée se dérouler l'après-midi !

Carole. Et ?

Sylvio. Nous jouons le soir. Elle ne nous gênera pas.

Carole. Que ferons-nous l'après-midi ?

Sylvio. Nous mettrons quelques patates, constaterons qu'elles n'intéressent pas les clients et regretterons notre mauvaise idée. Par honnêteté, nous continuerons à payer le loyer.

Carole. Par honnêteté ?

Sylvio. *(Mal à l'aise).* Oui !

Jean-François. Cher le loyer ?

Sylvio. Non ! *(Trouvant qu'ils ont suffisamment parlé de ça).* Alors ? Comment trouvez-vous mon théâtre ?

Carole. *(Restant sur la conversation précédente).* Étrange manière de l'obtenir !

Sylvio. Génial ! Tu viens de trouver son nom ! Il s'appellera : l'Étrange Théâtre.

Scène 5

Painnoir et Sonia arrivent dans la salle et s'asseyent au dernier rang.

Painnoir. *(À Sonia).* Tu restes sagement assise ici. Fais-moi confiance ! D'abord, je me case. Puis, je t'impose. Dans le théâtre, la réussite se gravit marche après marche. *(Haut).* Coucou ! Ne me cherchez plus, je suis là. Dès que j'ai appris que vous alliez monter Phèdre, je me suis emparé de l'œuvre. Je l'ai lue, relue, rerevue et rerevue. Aucun doute possible : Hyppolite, c'est moi !

Jean-François. *(Regardant Sylvio, incrédule et réprobateur).* Phèdre ?

Painnoir. Oui ! *(Montrant Sylvio).* Le patron a décidé de monter Phèdre. Tel que je le connais, cette Phèdre sera révolutionnaire. Ensemble, nous revisiterons Racine de A à Z. *(Serrant la main à Sylvio).* Bravo patron ! Ouvrir son théâtre par un coup d'audace, c'est le signe du génie ! *(À Carole, charmeur).* Carole ! Toujours aussi ravissante !

Carole. Merci !

Painnoir. *(Étonné).* Incroyable ! Tu es encore dans le théâtre six mois après ta sortie du conservatoire.

Carole. Je retire mon merci !

Painnoir. (*À Jean-François*). Jeune homme ! Nous n'avons pas été présentés.

Jean-François. Jean-François Dugeon, auteur !

Painnoir. Dugeon n'est pas un nom d'auteur. Vous devrez trouver un pseudonyme ! Evitez Molière, c'est déjà pris. (*Il rit fier de son bon mot*). Je me présente, Albert Painnoir : comédien, metteur en scène et le plus vieil ami du patron. Je propose que nous appelions dorénavant Sylvio : patron. Titre indispensable si nous voulons que ce théâtre soit pris au sérieux.

Jean-François. Dis donc, patron, tu vas vraiment monter Phèdre ?

Sylvio. Oui !

Jean-François. Je croyais que tu avais acheté ce théâtre pour jouer mes pièces ?

Sylvio. Je ne l'ai pas acheté, je le loue !

Painnoir. C'est kif kif, patron !

Jean-François. Le con a raison, c'est kif, kif ! (*Un temps*). Tu ne vas pas jouer Phèdre ?

Sylvio. Si !

Un temps. Jean-François boude.

Que se passe-t-il ? Monsieur a une dent contre Racine ? Il t'a aussi piqué ta femme ? Avoue ! Tu étais amoureux de Marquise ? Non ? Dans ce cas, vous vous êtes disputés à la cour du roi ?

Jean-François. Pourquoi jouer un auteur connu, mort voilà plus de 300 ans alors que tu peux interpréter un inconnu encore vivant ?

Sylvio. Parce que j'ai obtenu mon premier prix de conservatoire en jouant une scène de Phèdre. Elle m'a porté chance. Je me suis promis, le jour où j'achèterais un théâtre, de commencer par cette pièce.

Jean-François. Que diable allait-il faire dans ce conservatoire !

Sylvio. Nous jouerons d'abord cette pièce. Ensuite, nous choisirons une des tiennes. Monsieur peut attendre quelques mois !

Jean-François. Attendre ! Il demande à un auteur d'attendre ! Le patron est devenu fou. À ce rythme-là, nous n'aurons pas le temps de les jouer toutes.

Sylvio. Comment ça ?

Jean-François. J'ai fait le vœu de voir toutes mes comédies représentées avant de poser mon dernier soupir.

Sylvio. Elles sont nombreuses ?

Jean-François. Je viens de terminer ma vingt-huitième.

Sylvio. Vingt-huit ?

Jean-François. Deux ont déjà été jouées. N'empêche que tu as vingt-six pièces de retard. Entre nous, Racine peut attendre.

Carole. J'ignorais que tu avais écrit tout ça !

Sylvio. Moi aussi !

Jean-François. Je vous les fais découvrir au compte-gouttes.

Sylvio. Donne-les-moi toutes que je choisisse ma préférée ! Le temps d'analyser tes 28 chefs d'œuvre, nous aurons le temps de monter Phèdre.

Jean-François. Tu comptes déjà sur mon œuvre pour renflouer tes caisses. Tu n'es pas le premier. Lucien Guitry montait la Dame aux Camélias chaque fois qu'il avait perdu de l'argent avec Racine.

Sylvio. Ne râle pas ! Il y a un rôle pour toi !

Jean-François. Je croyais que je n'étais pas comédien ?

Sylvio. J'ai dit ça à cause de l'autre crétin qui ...

Painnoir. (*L'interrompant, parano*). Quel crétin ?

Jean-François. (*À Painnoir*). Pas toi, un autre !

Painnoir. Quel autre ?

Sylvio. Le propriétaire du lieu ! Il n'a rien à voir avec le théâtre.

Carole. Officiellement !

Painnoir. Soyons clair ! Si nous devons travailler ensemble, sachons éviter les cachotteries. Ma première exigence sera de connaître tous nos collaborateurs.

Carole. N'aie crainte ! Celui-là, tu finiras par le connaître.

Sylvio. (*À Jean-François*). Tu joueras Thérémène !

Painnoir. Nous avons dit que je serais Thérémène !

Sylvio. Pas « nous », toi ! Tu as dit que tu serais Thérémène.

Painnoir. Sylvio !

Jean-François. (*Le corrigeant*). Patron.

Painnoir. Je l'ai lue, relue, rerevue

Sylvio. Justement, tu lis trop. Tu ne joues pas assez.

Painnoir. Je joue tout le temps

Sylvio. Sauf sur scène. Écoute, tu es peut-être un très bon metteur en scène...

Painnoir. Un metteur en scène de génie ! Tout le monde au conservatoire le disait, même les jaloux.

Sylvio. Exact ! Que disait-on de tes talents de comédien au conservatoire ?

Painnoir. Ben !

Carole. Que tu étais nul !

Sylvio. Soit ils ont tort, soit ils ont raison. Mais, ils ne peuvent pas avoir raison quand ils te disent bon metteur en scène et tort quand ils t'estiment mauvais comédien.

Painnoir. Sylvio ! Mon Sylvio ! Mon vieux compagnon des concours difficiles ! Toi qui es devenu mon patron, mais qui resteras toujours au fond de mon cœur, mon petit Sylvio. Sache-le, j'accepte ta proposition avec joie ! Mes amis, l'heure est venue de vous réjouir. Albert Painnoir accepte de vous mettre en scène. Jean-François, nous ne nous connaissons pas encore. Mais, sous ma direction, tu seras un Thérémène comme Racine n'en a jamais vu. Plus je te regarde, plus je t'imagine dans ce rôle.

Jean-François. (*À Sylvio*). Tu ne comptais pas mettre en scène, toi-même ?

Sylvio. Si ! (*Un temps*). S'il le fait, il nous amènera les intellos du Conservatoire.

Jean-François. Ceux qui ne payent pas.

Carole. Et qui nous démolissent.

Jean-François. Je me demande s'ils nous démolissent parce qu'ils ne payent pas ou s'ils ne payent pas parce qu'ils nous démolissent.

Painnoir. (*Ne s'intéressant qu'au verdict*). Alors ? C'est oui ? Je mets en scène ?

Sylvio. D'accord !

Jean-François. (*À Sylvio*). Dis, Sylvio ! Qu'il démolisse Racine, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais, il ne s'attaquera pas à mes pièces, hein ?

Sylvio. Nous verrons bien ! Pour le moment, occupons-nous de Phèdre !

Painnoir. Justement, patron ! Nous allons devoir résoudre le problème numéro 1 que se sont posé tous les génies qui ont voulu un jour monter Phèdre : qui va jouer le rôle ? Nous n'avons personne.

Carole. (*Pensant à elle*). Si !

Sylvio. Ben non ! Justement !

Carole. Comment ça : « ben non » ?

Painnoir. (*Prenant le ciel à témoin*). Oh théâtre, pourquoi te montres-tu si impitoyable avec les artistes limités ?

Carole. (*À Painnoir*). Tu sais ce qu'elle te dit la « limitée » ?

Painnoir. Qu'elle fait ce qu'elle peut, la pauvre !

Carole. (*À Sylvio*). Sylvio, nous l'avons jouée ensemble au conservatoire. J'étais bonne.

Painnoir. Exact, tu étais bonne. Mais sans plus, tu étais banalement bonne.

Sylvio. Painnoir, arrête ton cirque ! (*À Carole*). Il ne s'agit pas de talent. Seulement, nous préparions un examen. Professionnellement, tu n'as pas le physique du rôle.

Carole. Quoi ?

Sylvio. Phèdre n'a pas le même physique que toi.

Carole. Rachel l'a joué à 22 ans !

Sylvio. Je ne parle pas de l'âge, mais du physique. Physiquement, je ne te vois pas dans ce rôle.

Painnoir. La dure loi de l'art.

Carole. (*Incrédule*). Je rêve ! Nous avons un théâtre et je ne jouerai pas.

Sylvio. Je te verrais mieux dans le rôle d'Œnone.

Carole. La servante ?

Painnoir. (*Confirmant*). Physiquement, le rôle de la bonne te convient mieux.

Sylvio. (*À Painnoir*). Toi, si tu ne la fermes pas, je change de metteur en scène.

Painnoir. (*Voulant sauver sa place*). Réfléchis, Carole ! Le rôle d'Œnone est mille fois plus intéressant.

Carole. Vraiment ?

Painnoir. Évidemment !

Carole. Alors, pourquoi Racine n'a-t-il pas appelé sa pièce Œnone ?

Jean-François. Un tel problème ne se poserait pas avec mes œuvres. Je m'engage à adapter tous mes rôles à vos âges et à vos physiques.

Carole. Qui connaît un comédien susceptible de jouer dans ce trou à rat ?

Painnoir. Moi ! (*Criant*). Sonia !

Sonia arrive.

Painnoir. (*L'aidant à monter sur scène*). Viens mon cœur que je te présente tes petits camarades ! (*Aux autres*). Qu'en pensez-vous ?

Carole. (*D'une évidente mauvaise foi*). Où Racine a-t-il écrit que Phèdre n'était pas jolie ?

Sylvio. (*Enthousiaste*). C'est elle ! C'est Phèdre ! C'est évident !

Il la dévisage.

Je vois ton maquillage, tes habits... Souris un peu !

Elle sourit.

Parfait ! ... Fais-moi un regard désespéré !

Elle cligne de l'œil.

Parfait !

Painnoir. (*À Sonia, triomphant*). Ne te l'avais-je pas dit ? Je vous présente : Sonia Briva !

ACTE 2

Scène 1

Le décor de la pièce est installé. Sonia est habillée en reine, Carole en servante. Jean-François tire la tête.

Jean-François. Organiser une répétition trois heures avant la première ! Il faut être fou ! D'accord, ce n'est que Racine. *(Montrant Sonia)*. Seulement, la petite monte sur scène pour la première fois, elle doit avoir le trac.

Sonia. Un peu.

Carole. *(À Jean-François)*. Toi pas peut-être ?

Jean-François. *(Dodelinant négativement de la tête)*. Le public connaît la pièce par cœur. Si j'ai un trou de mémoire, il me soufflera le texte. *(Un temps)*. Alors, il vient le génie ?

Carole. Il aurait trouvé une idée géniale qui va sublimer la pièce.

Jean-François. T'imagines ?

Carole. Quoi ?

Jean-François. Tu écris des chefs d'œuvre et 300 ans après ta mort, des Painnoir viennent te charcuter !

Carole. *(Du ton de celle qui s'en fout)*. J'y pense tout le temps.

Jean-François. Étonnez-vous qu'il n'y ait plus d'auteurs dramatiques !

Sylvio. *(Entrant)*. À trois heures de la première, la scène n'est pas l'endroit de détente idéal.

Painnoir. *(De la salle)*. Je plaide coupable, patron. J'ai pris la décision de les convoquer. Un trait de génie a traversé mon cerveau pendant mon déjeuner.

Jean-François. Pauvre petit trait de génie ! Pourvu qu'il ne se soit pas perdu !

Carole. *(Complice)*. Au milieu du vide.

Painnoir. *(Sans entendre et bondissant sur la scène)*. Vos trois personnages vont symboliser un animal. Sonia, mon cœur, tu es la reine. Tu seras un lion.

Sonia. Une lionne !

Painnoir. *(Comme si elle avait dit une énormité)*. Non ! Surtout pas une lionne ! Un lion *(Un temps)*. Ferme les yeux ! Imagine un lion ! Tu le vois ? *(Insistant)*. Tu le vois ? *(Un temps)*. Tu vois vraiment le lion ? *(Un temps)*. Alors, comment se fait-ce que je n'aie pas peur ? Je te l'ai déjà dit, chérie, tu dois être le personnage. *(Un temps)*. Concentre-toi ! Tu vois le lion ?

Elle imagine qu'elle voit le lion et du coup a peur.

Bien, maintenant, imite-le en disant une réplique !

Sonia. *(Ayant peur)* Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable
 Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable

Painnoir. *(Réfléchissant)*. Oui ! Seulement, toi tu ne dois pas avoir peur ! Tu es le lion. Le lion n'a pas peur.

Sonia. *(Imitant le lion).* Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable

Painnoir. Pas mal ! Seulement, tu es trop lionne et pas assez lion. Ça suffira pour ce soir. Nous le retravaillerons demain.

Jean-François. *(Ironique).* Le genre de détails qui prouvent qu'elle n'a jamais été au conservatoire. *(Un temps).* Et moi ? Quel animal suis-je ?

Painnoir. Théràmène !

Jean-François. Je connais le nom de mon personnage. Je voudrais savoir à quel animal, il correspond.

Painnoir. *(Du ton du génie incompris).* Pardonne-moi ! Je n'imagine jamais que certaines évidences puissent échapper au commun. Théràmène *(un temps)* est un serpent.

Jean-François. Évidemment !

Painnoir. *(À Carole).* Quant à toi, Carole, la fidèle servante. Je te vois bien en chien. Qu'en penses-tu ?

Carole. Tu n'as pas tort. Je ressens parfois des envies de mordre.

Jean-François. *(À Sylvio).* Sylvio, je te préviens. S'il met un seul un animal dans une de mes comédies, je déclenche une révolution dans l'Étrange théâtre, crée un comité de salut public, publie un décret condamnant tout metteur en scène à avoir la tête tranchée. *(Un temps, regardant Painnoir).* Et j'applique...

Painnoir. *(L'ignorant, du genre bien au-dessus de ça).* Alors ? Est-ce clair pour chacun ?

Jean-François. Sylvio n'a pas d'animal ?

Painnoir. Non !

Jean-François. Pourquoi ?

Painnoir. Si je devais justifier chacune de mes décisions, nous monterions une pièce tous les dix ans.

Sonia et Carole se promènent en grognant leur mammifère respectif.

Que faites-vous ? *(Comprenant).* Non ! Vous jouez l'animal *(épelant les syllabes)* silencieusement.

Jean-François. Pour le serpent : ça m'arrange.

Painnoir. Entendez-moi bien ! Vous devez intérioriser l'animal. Le public ne doit se rendre compte de rien.

Sylvio. *(Rassuré).* Si le public ne se rend compte de rien, c'est moins grave. Je vais faire un petit somme.

Il sort.

Scène 2

Painnoir. C'est ça, patron ! Va te reposer ! J'assure la postérité du théâtre. Jean-François, pourrais-tu reprendre la fin du monologue de Théràmène en pensant au serpent ? Allez et on se concentre.

Jean-François. *(Las).*

Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

Painnoir. Tu ne penses pas assez au serpent.

Jean-François. *(Imitant un serpent qui ressemble au serpent à sonnettes du livre de la Jungle).*

Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

Painnoir. Excellent ! Mais allège un peu ! *(Un temps).* Carole, tu essayes ?

Carole. Je préfère intérioriser seule. Histoire de mieux le ressentir.

Painnoir. Je fais confiance à ton professionnalisme. Qui a dit que le conservatoire ne servait à rien ? Allez vous reposer ! Sonia, reste un peu !

Tous sortent sauf Painnoir et Sonia.

Scène 3

Alors ? Tu es contente ?

Sonia. Oui, mais le lion, c'est difficile.

Painnoir. Le théâtre se résume à 99 % de souffrance pour 1 % de plaisir.

Sonia. En plus, si le public ne le voit pas.

Painnoir. Viens ! Nous allons le travailler ! Connais-tu la différence entre le lion et la lionne ? *(Un temps).* La lionne respire avec le ventre ! Vas-y ! Respire un peu !

Elle respire.

Tu ne respirez pas avec le ventre.

Il lui met la main sur le ventre.

Vas-y ! Avec le ventre ! Encore !

Il répète son « encore » plusieurs fois de suite et petit à petit sa main qui tient le ventre de Sonia monte pour atteindre sa poitrine. Lorsqu'il se met à caresser sa poitrine, elle lui fout une gifle.

Bossdure. *(De la salle).* Bravo ! Excellente réaction !

Painnoir. *(À Bossdure).* Puis-je savoir qui vous êtes ?

Bossdure. Le propriétaire du lieu qui vous informe que le harcèlement sexuel est la plaie du monde de l'entreprise. Que j'en touche un mot à votre patron et vous serez viré.

Painnoir. Mon nom est sur l'affiche.

Bossdure. Les clients se foutent des affiches. Seule la marchandise les intéresse.

Painnoir. Un mercantile, nous ne parlons pas la même langue !

Bossdure. *(Montant sur la scène).* Si cette demoiselle décidait de porter plainte pour harcèlement sexuel, elle pourrait mettre la boîte en faillite.

Painnoir. Si les metteurs en scène ne peuvent plus montrer aux comédiennes comment respirer avec le ventre, le métier connaîtra une perte de vocations.

Bossdure. Je suis sérieux. (*À Sonia*). Mademoiselle, au nom de notre entreprise, je vous prie de renoncer à porter plainte.

Sonia. J'accepte ! (*Amusée*). À condition que vous me promettiez, dorénavant, de me protéger des satyres qui peuplent cette société.

Bossdure. Comptez sur moi ! (*À Painnoir*). Vous avez entendu ? On aimerait vous savoir dehors !

Painnoir voudrait résister, mais l'autre le menace physiquement. Il part dans les coulisses.

Scène 4

Sonia. Merci !

Bossdure. C'est peu de choses !

Sonia. Ainsi, vous êtes le propriétaire de l'Étrange Théâtre !

Bossdure. Pardon ?

Sonia. Vous êtes le propriétaire de l'Étrange Théâtre ?

Bossdure. Je ne comprends pas.

Carole. (*Entrant et rattrapant la gaffe*). C'est vous qui avez trouvé le nom !

Bossdure. Moi ?

Carole. Vous avez dit à Sylvio que ce lieu ressemblait à un théâtre.

Bossdure. Je m'en souviens.

Carole. Sonia, peux-tu aller prévenir nos amis que monsieur Bossdure est là ?

Sonia aimerait rester, mais le ton de Carole sait se montrer autoritaire.

Tu seras gentille !

Sonia sort.

Scène 5

Bossdure. (*Sincèrement admiratif*). Quelle autorité !

Carole. Je me défends.

Bossdure. J'aime les femmes qui ont de l'autorité.

Carole. C'est rare chez un homme.

Bossdure. (*Intimidé, il regarde la scène*). Il est vrai que ce lieu ressemble à un théâtre.

Carole. Un théâtre un peu étrange.

Bossdure. Exact !

Carole. D'où le nom !

Bossdure. L'Étrange Théâtre !

Un temps, il réfléchit.

Je me demande si c'est suffisamment commercial !

Carole. Nous ferons en sorte qu'il le devienne.

Bossdure. Je vous fais confiance. *(Un temps)*. Quel est le jeune fou que j'ai aperçu tout à l'heure ?

Carole. Un collaborateur de Sylvio !

Bossdure. Il devra s'en séparer.

Carole. Entièrement d'accord avec vous.

Bossdure. Il vous a harcelée aussi ?

Carole. *(Niant de la tête)*. Il préfère la demoiselle que vous avez vue.

Bossdure. *(Amusé)*. Elle lui a administré une de ces baffes !

Carole. Elle remonte dans mon estime. *(Pensant au rôle de Phèdre qu'elle n'a toujours pas digéré)*. Peut-être aurai-je droit à plus d'égard !

Bossdure. *(Ne comprenant pas la dernière phrase de Carole)*. Vous pouvez vous expliquer ?

Carole. Son opinion à votre égard dépend de votre disponibilité. Est-il nécessaire de vous faire un dessin ?

Bossdure. Non ! Comme vous n'étiez pas suffisamment disponible, il vous a sous-estimée.

Carole. Voilà !

Bossdure. Voulez-vous que j'intervienne auprès de Sylvio ?

Carole. Surtout pas !

Bossdure. Vous êtes bizarre !

Carole. Je déteste que l'on intervienne pour moi !

Bossdure. Vous aimez l'indépendance !

Carole. Je fais ce que je veux, quand je veux, où je veux.

Bossdure. Belle maxime mais qui nécessite de posséder beaucoup d'argent !

Carole. J'en aurai. Faites-moi confiance !

Bossdure. Je vous crois ! Qui sait ? Cette nouvelle idée de marketing nous enrichira peut-être tous ! Les créateurs de Microsoft sont devenus richissimes. *(Un temps)*. Votre patron devrait peut-être perdre un peu de sa naïveté.

Carole. Comment ça ?

Bossdure. Il avait complètement oublié de faire breveter son idée ! Vous imaginez ? N'importe qui aurait pu lui piquer son concept !

Carole. Aurait pu ?

Bossdure. Pour une fois, j'ai accompli une bonne action. Je l'ai brevetée en son nom. Ne lui dites pas ! Il doit être serré financièrement et voudrait me rembourser. Il aura le temps de le faire lorsqu'il sera riche.

Carole. Vous êtes gentil !

Bossdure. J'aime être utile. À ce propos, voulez-vous que je vous entraîne ?

Carole. Pardon ?

Bossdure. Par superstition, votre patron m'a demandé de ne pas assister à cette vente qui exceptionnellement se passera en nocturne. Rien ne m'interdit de vous entraîner à vendre ! (*Un temps*). Au fait, ne trouvez-vous pas l'affiche un peu bizarre ?

Carole. Pourquoi ?

Bossdure. Elle n'indique même pas le nom des produits en vente.

Carole. Nous craignons qu'ils n'arrivent pas. C'est une première, nous improvisons un peu.

Bossdure. Pourquoi Phèdre ?

Carole. Pour attirer du monde !

Scène 6

Jean-François arrive avec quelques sacs de patates et la mine du coquin qui prépare un bon coup.

Jean-François. Voilà, j'ai les patates !

Carole. Les quoi ?

Jean-François. Les patates ! Sept sortes ! Qui croirait que ces petites choses peuvent se diviser en sept variétés ?

Un temps, il montre les patates dont il parle.

Je vous présente la Charlotte indispensable pour les pommes vapeurs. Et voici la BF15 qui affinera votre soupe. Et puis, la Bintje : si vous aimez la frite. Et surtout la rosas, tellement rouge qu'on croirait une tomate.

Carole. Sylvio est là ?

Jean-François. Non, il discute avec Painnoir qui veut virer Sonia parce qu'elle n'arrive pas à faire le lion. Il prétend connaître quelqu'un qui pourrait reprendre le rôle de Phèdre au pied levé !

Bossdure. (*Ne voyant pas le rapport avec la vente*). Il est fou !

Jean-François. (*Pensant théâtre*). Complètement !

Carole. Je vais la défendre !

Elle sort.

Scène 7

Bossdure. Dites à Sylvio que je la soutiens ! (*À Jean-François*). Je devrais peut-être y aller ?

Jean-François. (*Pensant que Sylvio doit parler théâtre*). Surtout pas ! (*Trouvant un argument*). Sylvio doit prouver son autorité.

Bossdure. Vous avez raison !

Jean-François. Rassurez-vous, il ne cédera pas.

Bossdure examine les patates attentivement.

Bossdure. J'ignorais qu'il y avait plusieurs sortes de patates.

Jean-François. C'est fou !

Bossdure. Vous allez les présenter ?

Jean-François. Non ! (*Faussement triste*). Pourtant, j'aimerais bien !

Bossdure. (*Sincèrement désolé*). Je n'ai pas contribué à votre promotion.

Jean-François. Vous lui avez dit que je ne convenais pas comme vendeur. Par dépit, il m'a distribué dans Phèdre.

Bossdure. C'est quoi cette histoire de Phèdre ?

Jean-François. Une pièce de Racine !

Bossdure. (*Choqué qu'on puisse l'imaginer inculte*). Merci, je ne suis pas con !

Jean-François. (*Faussement ingénu*). Sylvio ne vous l'a pas dit ?

Bossdure. Non ! (*Comme pour l'excuser*) Il est relativement secret comme garçon !

Jean-François. Nous avons tous plus ou moins une formation de comédien.

Bossdure. J'ai cru comprendre.

Jean-François. Le public croira venir applaudir un classique de Racine. Mais, pendant que nous jouerons Phèdre, nous lui vendrons des patates et indirectement une nouvelle technique de marketing.

Bossdure. (*Admiratif*). Faut oser !

Jean-François. (*Voulant parler de lui*). Et moi, je joue...

Bossdure. (*S'intéressant à la seule chose importante*). Qui vend les patates ?

Jean-François. (*Ayant pris sa décision*). Painnoir !

Bossdure. (*Ayant la réaction qu'attendait Jean-François*). Surtout pas lui ! Il va être viré. Un vendeur viré vend toujours à contrecœur.

Jean-François. Remplacez-le !

Bossdure. Sylvio refusera. Il préfère que je n'assiste pas à la première vente par superstition.

Jean-François. Il n'est pas obligé de le savoir.

Bossdure. Je déteste agir dans le dos de mes collaborateurs.

Jean-François. (*Convainquant*). Vous servez la cause et vous ne le trahissez pas. Il vous a prié de ne pas assister. Vous n'assistez pas, vous participez. La superstition n'entre jamais en ligne de compte en cas de participation.

Bossdure. (*Convaincu et montrant sa force*). D'ailleurs, si votre Painnoir veut s'imposer, je saurai le calmer.

Jean-François. Il sera tellement terrifié que vous ne le verrez même pas. Où allons-nous cacher les patates ? (*Pour lui-même*). Ce doit être une surprise pour tout le monde.

Bossdure. Une surprise ?

Jean-François. Si les spectateurs voient les patates en entrant, ils risquent de deviner notre intention. Nous devons les surprendre si nous voulons les marquer.

Bossdure. (*Admiratif*). Fort, très fort !

Jean-François. (*Prenant une brochure*). Je vais indiquer sur cette brochure vos entrées et l'endroit où les pommes de terre seront cachées. Pendant ce temps, étudiez les différentes sortes de patates ! Voici la description que m'en a donnée l'épicière.

Il lui tend un papier.

Vous arriverez à la rendre commerciale ?

Bossdure. Faites-moi confiance ! Dites, c'est quoi cette histoire d'animal ?

Jean-François. Nous faisons, tous, un animal pour que les gens comprennent qu'il s'agit d'une vente et non d'une pièce de théâtre.

Bossdure. Et moi ? Quel sera mon animal ?

Jean-François. (*Réfléchissant*). L'âne ! (*Heureux de sa trouvaille*). Depuis le haut Moyen âge, l'âne porte les patates.

Bossdure. Fort ! Très fort ! Par contre, pour travailler, je dois m'isoler. Vous m'excuserez ?

Jean-François lui montre qu'il l'excuse. Bossdure sort. Jean-François installe les patates dans leur cachette avec la mine réjouie de l'auteur dramatique en train d'éliminer un rival. Lorsqu'il a terminé, il reprend sa brochure et note.

Scène 8

Sylvio. (*Entrant et voyant Jean-François le nez dans sa brochure*). Il n'est jamais bon de revoir son texte avant de jouer. Que penses-tu de la dispute entre Painnoir et Sonia ?

Jean-François. Il l'a mise dans Phèdre pour se la taper, il a échoué et maintenant il veut la virer. C'est lui qu'il faut virer.

Sylvio. Je suis d'accord. (*Un temps*). Que penses-tu d'elle dans le rôle de Phèdre ?

Jean-François. Elle manque d'expériences !

Sylvio. Pourtant, c'est elle. C'est évident !

Jean-François. Peut-être, mais dans dix ans. (*Un temps*). Si tu me l'avais demandé, je t'aurais écrit une adaptation de Phèdre où elle aurait été parfaite.

Sylvio. Je me demande bien comment ?

Jean-François. De toute façon, à deux heures de la première, nous n'avons plus le temps.

Sylvio. Nous allons nous planter !

Jean-François. Nous dirons que c'est la faute du metteur en scène. (*Un temps. Pensant, heureux aux metteurs en scène*). Génial, je leur ai enfin trouvé une utilité.

Sylvio. Si le public n'aime pas, nous le rembourserons.

Jean-François. Ne crains-tu pas de créer un précédent ? Il pourrait s'habituer.

Sylvio. Pauvre Sonia ! Elle monte sur scène pour la première fois. Si elle se plante, ce sera la dernière.

Jean-François. Pas dit ! Cette fille est une comique ! Nous lui expliquerons.

Sylvio. Sous prétexte que tu écris des comédies, tu vois des comiques partout !

Scène 9

Painnoir. (*Entrant*). Patron, j'assume totalement mon erreur ! Je me dois d'insister. Nous devons virer Sonia.

Sylvio. Non !

Painnoir. Je connais une comédienne prête à la remplacer au pied levé. Elle jouera dix fois mieux qu'elle.

Sylvio. Qu'importe ! Nous prenons le temps nécessaire pour distribuer un rôle, mais une fois qu'il l'est, nous ne changeons sous aucun prétexte.

Painnoir. Ce n'est pas très pro.

Sylvio. (*Un temps, expliquant sa philosophie*). Quel que soit l'interprète, nous pouvons toujours trouver un comédien qui le surpassera. Tous les gens de théâtre le savent.

Un temps, Il précise sa pensée.

Quand on commence à virer, ceux qui jouent craignent d'être remplacés. Comme ils ont peur, ils ne sont pas heureux. Comme ils ne sont pas heureux, ils ne sont pas bons. Comme ils ne sont pas bons, le public y perd. Voilà pourquoi, chez nous, le propriétaire d'un rôle, le garde.

Jean-François. De plus, moi, contrairement à Racine, je peux vieillir vos rôles au fur et à mesure où votre vieillesse se rapproche.

Painnoir. Je crains que tu ne doives choisir entre une comédienne et ton metteur en scène.

Sylvio. (*Refusant de céder au chantage*). Je ne vire personne, (*un temps, menaçant*) ni ne retiens personne. La porte est grande ouverte.

Painnoir. Je suis à deux doigts de te demander d'ôter mon nom de l'affiche.

Jean-François. (*Volontaire pour effacer*). J'ai du typex.

Painnoir. (*À Jean-François, solennel*). Mon cher, voilà un mot de trop. Sachez-le ! Je ne mettrai jamais vos pièces en scène.

Jean-François. Je le savais déjà. Regarde cette affiche !

Il lui tend une affiche.

Painnoir. (*Lisant*). Sacha Guitry ! Mon père avait raison !

Jean-François. Sais-tu pourquoi elle est la plus belle affiche du monde ?

Painnoir fait signe non.

Il n'y a pas de metteur en scène.

Painnoir. Fort heureusement, nous vivons une époque où l'on imagine mal une affiche de théâtre sans metteur en scène.

Sylvio. (*À Jean-François*). Il a raison. Souviens-toi ! (*Un temps*). Lors de ta première pièce, la seule question que le journaliste t'a posée.

Jean-François. Qui met en scène ? Je lui ai dit que nous la faisons entre nous. Il ne m'a plus posé de question. Monsieur ne parle pas du théâtre amateur.

Painnoir. (*Triomphant*). Alors, nous virons Sonia !

Jean-François. (*Comme une illumination*). Aimé Stelling !

Sylvio. Qui ?

Jean-François. Mon oncle mort quand j'avais douze ans. À 80 ans, nous jouions ensemble aux petits soldats. Je lui dois bien une petite notoriété posthume. Mettons son nom sur l'affiche à la place de celui de Painnoir !

Sylvio. Cela donnerait une petite note anglaise du plus bel effet.

Jean-François. (*Amusé*). Un Anglais qui monte Racine, quel effet ! En plus, il ne risque pas de la déposer.

Painnoir. (*Paniqué*). Je cède devant la dictature. Seulement, je décline toute responsabilité quant au jeu de Sonia.

Scène 10

Sonia arrive sur scène.

Painnoir. (*Sortant*). Ce soir, Mademoiselle, je ne vous regarderai pas !

Sonia. (*À Sylvio*). Suis-je vraiment si nulle ?

Sylvio. Mais non !

Sonia. Au début, je sentais bien le rôle. Puis, peu à peu, je me suis angoissée.

Jean-François. Conséquence directe de sa mise en scène !

Sylvio. Ne t'inquiète pas ! Tout ira bien.

Il sort

Scène 11

Sonia. J'avais moins peur la dernière fois.

Jean-François. La dernière fois ?

Sonia. À l'école, j'ai joué la « peur des coups » de Courteline.

Jean-François. Non !

Sonia. C'était plus facile ! Il suffisait de penser au texte.

Jean-François. Ici aussi.

Sonia. Vraiment ?

Jean-François. Oublie toutes les indications de Painnoir ! Pense au texte que tu exprimes et fais naturellement les gestes qui te viennent.

Sonia. Drôle de conseil !

Jean-François. Il est de Sacha Guitry. S'il était enseigné dans les conservatoires, les salles subventionnées seraient pleines. (*Un temps*). C'était marrant, Courteline ?

Sonia. Il nous est arrivé plein de catastrophes.

Jean-François. Non ?

Sonia. Si ! Nous avons dû improviser tout le temps.

Jean-François. (*Heureux à l'idée de ce qui risque de se passer*). Non ?

Sonia. Si !

Jean-François. Donc, si des catastrophes arrivent ce soir, tu sauras t'adapter ?

Sonia. Attention ! Je risque de les faire rire.

Jean-François. Qu'importe ! Ecoute-les et suis-les ! Ils ont payé. S'ils veulent se marrer, qu'ils se marrent.

Ils sortent.

ACTE 3

Scène 1

On entend les trois coups. Quand la lumière apparaît, Sonia et Carole sont sur scène. Elles jouent très sérieusement.

Carole. Songez qu'un même jour leur ravira leur mère
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
À ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc
Cet Hyppolyte

Sonia. Ah ! Dieu !

Carole. Ce reproche vous touche ?

Bossdure. *(Entrant avec une patate, faisant l'âne).* Hi han ! Hi han ! Elle vous touchera aussi cette Charlotte à trois euro le kilo.

Sonia. *(Surprise, mais continuant à jouer).* Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?

Bossdure. Il est sorti pour laisser place aux pommes vapeurs. Pommes vapeurs que seule cette charlotte peut agrémenter.

Il retourne dans sa cachette.

Carole. Eh bien ! Votre colère éclate avec raison :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.

Bossdure. *(Sa tête apparaît).* Charlotte ! *(Sa tête disparaît).*

Sonia. Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable

Carole. Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

Sonia. Tu le veux. Lève-toi !

Carole. Parlez : je vous écoute.

Sonia. Ciel ! Que lui vais-je dire ? Et par où commencer ?

Bossdure. *(Apparaissant).* Par la Bintje ! Indispensable, si vous voulez faire des frites.

NOIR

Scène 2

Quand la lumière se rallume, nous sommes au milieu de la pièce. Sonia et Carole se sont habituées aux entrées de Bossdure. Les animaux deviennent de plus en plus importants.

Sonia. A-t-il pâli pour moi ? Me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains,
Et ce fer malheureux profanerait ses mains.

Bossdure. (*Entrant, impressionné*). Pour se remettre d'une émotion, je vous conseille la patate BF15. La meilleure patate pour la soupe !

Carole. (*À Bossdure*). Attends, ce n'est pas fini !

(*Jouant*). Ainsi, dans vos malheurs, ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudrait éteindre.

Bossdure. Avant d'éteindre, attendez tout de même que la soupe soit chaude !

NOIR

Scène 3

Quand la lumière se rallume, nous sommes à la fin de la pièce. Sonia et Carole jouent en comique.

Sonia. Chère C none, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

Carole. Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.

Bossdure. (*Entrant*). Essayez la Rosas dont la rougeur pourra vaincre votre pâleur !
Il joue avec la patate.

Carole. J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

Sonia. C none, qui l'e t cru ? J'avais une rivale !

Carole. Comment ?

Sonia. Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'aborderai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur ;
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ACTE 4

Scène 1

Carole est seule en scène et on peut croire que le rideau est fermé.

Carole. Finalement, nous l'avons échappé bel.

Bossdure. (*Entrant et faisant allusion à ce qui se passe dans la salle, derrière le rideau.*) Vous n'allez pas recevoir les félicitations ?

Carole. Persuadée que nous allions nous planter, je n'ai prévenu personne.

Bossdure. Vous vous êtes bien moquée de moi !

Carole. Nous voyons souvent de non-comédiens qui croient jouer. Mais, débiter dans le théâtre sans le savoir, vous devez être le premier.

Bossdure. Rigolez !

Carole. Vous nous en voulez ?

Bossdure. Un peu ! Quand je vous regarde, ma rancœur disparaît.

Carole. Serait-ce une déclaration ?

Bossdure. Je n'oserais jamais ! Une déclaration après avoir été si ridicule !

Carole. Vous n'avez pas été ridicule !

Bossdure. Disons naïf !

Carole. Pas du tout ! Vous vivez le monde des affaires comme ils vivent le théâtre, avec passion. Hélas, les passions sont gourmandes. Elles ont besoin de matière. Aussi, dès qu'une idée vous apparaît susceptible d'alimenter votre passion, vous ne demandez qu'à y croire et devenez crédule. Quiconque fréquente le milieu du théâtre peut vous comprendre.

Bossdure. N'empêche qu'ils m'ont eu.

Carole. Dites-leur que vous avez inventé une nouvelle forme de théâtre capable de les faire monter sur scène tous les jours et ils marcheront encore plus vite que vous.

Bossdure. Eux ! (*Un temps.*) Et vous ?

Carole. C'est différent ! Je fais du théâtre par amour des gens passionnés. Tels les romantiques qui sont amoureux de l'amour, la passion me passionne. Dans le théâtre, je suis sûre de trouver des gens passionnés. Dans le fond,

Elle montre le décor

tout ça ne me semble pas très sérieux.

Bossdure. Vous aimez les gens passionnés ?

Carole. Oui !

Bossdure. Je me trompe où vous m'avez, tout à l'heure, traité de passionné.

Carole. Vous ne vous trompez pas !

Bossdure. Le passionné que je suis aurait-il des chances ?

Carole. Il peut toujours essayer.

Bossdure et Carole s'embrassent !

Scène 2

Jean-François. (*Entrant, il les surprend*). Ah, voilà déjà un problème de résolu !

Ils s'arrêtent de s'embrasser.

Ne vous dérangez pas pour moi !

Bossdure. Je devrais vous casser la figure !

Jean-François. (*Faisant allusion à l'embrassade*). Nous sommes en train de faire votre bonheur. Ne me remerciez pas ! Comme disait Guitry : « on ne remercie jamais les gens qui vous ont fait du bien ».

Scène 3

Sylvio. (*Entrant et fonçant vers Jean-François*). Tu es content ?

Jean-François. (*Bas à Carole*). Tu n'aurais pas une sœur jumelle pour calmer Sylvio ? (*À Sylvio*). As-tu entendu les rires ? Le public est content.

Sylvio. Tu nous as tous roulés !

Bossdure. (*À Sylvio*). C'est l'hôpital qui se fout de la charité. Et moi ? Vous ne m'avez pas roulé, peut-être ?

Jean-François. (*Au public*). Si nous nous pardonnions les uns les autres !

Sylvio. (*À Bossdure*). Je suis désolé, mais vous comprenez...

Bossdure. (*L'interrompant*). Je sais, la passion !

Jean-François. Évidemment ! La passion excuse tout !

Sylvio. Quand as-tu éprouvé la passion de saboter Racine ?

Jean-François. J'ai la passion de faire rire. Le rire rend heureux ! D'ailleurs, tu es de mauvaise foi. Tu étais persuadé que le public nous sifflerait et il s'est marré !

Scène 4

Painnoir. (*Entrant*). Je rêve ! Dites-moi que je rêve ! Dans la salle, j'avais fait venir trois maîtres du conservatoire. Justement ceux qui taxaient mes mises en scène de géniales. Deux m'ont tourné le dos et le troisième m'a giflé en me traitant de boulevardier.

Jean-François. Quel culot ! Qui a eu la géniale idée des animaux ? Nous l'avons trouvée tellement brillante que nous avons voulu que le public la voie. D'ailleurs, il l'a vue. Ce qu'il riait !

Painnoir. Taisez-vous, Monsieur ! Vous êtes un monstre. Quand avez-vous répété ce sabotage dans mon dos ?

Jean-François. Aucune répétition ! Tout dans l'improvisation !

Painnoir. Vous mentez ?

Jean-François. (*Saisissant l'occasion de se faire mousser*). Je l'avoue ! J'avais au préalable rédigé les improvisations.

Painnoir. Et Sonia a accepté de tomber si bas !

Jean-François. Sonia est une comique. Elle a suivi son instinct.

Painnoir. Elle a fait n'importe quoi !

Jean-François. Non, elle a fait une chose que tu n'as jamais apprise au conservatoire. Elle a écouté son public et l'a suivi. Grâce à ce guide, elle a joué comme tu ne joueras jamais. Je vais te confier un secret. Elle a pris son pied.

Painnoir. (*À Bossdure*). Et vous ?

Bossdure. J'ai un alibi. J'ignorais que je jouais.

Painnoir. (*À Sylvio*). Tu n'as pas pu approuver ça !

Sylvio. (*Tel un général*). Je ne l'ai pas approuvé, je l'ai organisé. J'ai prié Jean-François de préparer un impromptu afin de suppléer à l'inexpérience de Sonia et à ton idée saugrenue des animaux. Cette idée des pommes de terre lui est venue tel un coup de génie. Il a parié que Sonia était une comique et il a gagné. (*Solennel*). Bravo, Jean-François.

Jean-François. (*Admirant le culot*). Tout le plaisir était pour moi, Sylvio.

Painnoir. Vous enlevez mon nom de l'affiche !

Sylvio. D'accord !

Painnoir. Sinon je porte plainte.

Sylvio. D'accord !

Jean-François. Nous mettrons Aimé Stelling ?

Sylvio. D'accord !

Jean-François. Je devrai penser à déposer l'impromptu. Tout travail mérite salaire et le droit d'auteur est le salaire de l'auteur. De toute façon, nous devons refaire l'affiche pour enlever Painnoir. Voilà ce que je propose : Jean-François Dugeon et Jean Racine présentent Phèdre dans une mise en scène d'Aimé Stelling.

Sylvio. Non ! Seul l'Étrange Théâtre présente. Les auteurs se trouvent sous le titre derrière le « de ».

Un temps, Jean-François est déçu.

J'ai téléphoné à Racine, il est d'accord.

Jean-François. Ce garçon est trop cool !

Scène 5

Sonia. (*Arrivant sous les applaudissements*). Mes parents sont fous de joie. Ils avaient tellement peur de s'emmerder.

Sylvio. Je vais aller me changer. Où allons-nous manger ?

Carole. (*Parlant pour elle et Bossdure*). Vous nous pardonnerez si nous ne vous accompagnons pas.

Bossdure. Demain, c'est promis !

Carole et Bossdure saluent et sortent. Sylvio sort.

Jean-François. (*Le suivant*). Attendez-moi !

Scène 6

Painnoir. Alors ? Tu es contente de toi !

Sonia. Mes parents ont aimé.

Painnoir. Je ne les savais pas spécialisés dans le théâtre.

Sonia. Ils n'y allaient plus. Les dernières fois, ils s'étaient ennuyés.

Painnoir. Je suppose qu'il s'agissait de comédiens professionnels respectant au mot près un grand texte et obéissant aveuglément à une mise en scène réfléchie.

Sonia. Je ne sais pas. En tout cas, ils n'avaient rien compris et craignaient de passer pour des idiots en demandant une explication. Ils n'y sont plus allés.

Painnoir. Je suppose que tu vas continuer à travailler avec eux.

Sonia. Oui ! Jean-François a promis de m'écrire un rôle.

Painnoir. Un grand classique, ce Jean-François ! Belle carrière ! Tu sais que tu ne joueras jamais ailleurs !

Sonia. Pourquoi ?

Painnoir. Parce qu'il y a des gens sérieux dans le théâtre. Ils n'aiment pas les j'en foutre ! Sylvio a rusé pour obtenir ce lieu, Carole fait en sorte qu'il le garde, bravo l'artiste ! Mais, on ne les engagera nulle part !

Sonia. Tu es sûr !

Painnoir. Tu aurais vu la tête des dix personnes que j'ai invitées.

Sonia. Tes professeurs !

Painnoir. Eux ce n'est rien ! J'avais invité des responsables du milieu de la culture dans l'espoir de les voir acheter le spectacle. De vrais professionnels du Ministère qui ne viennent pas au spectacle pour le plaisir, mais parce qu'ils travaillent.

Sonia. Pourtant, les gens ont ri.

Painnoir. Dommage ! Observe bien ce lieu ! Tu y passeras toute ta vie et je te souhaite bien du plaisir. Adieu !

Scène 7

Il sort. Sonia se promène. Sylvio arrive.

Sonia. Euh !

Sylvio. J'ai entendu.

Sonia. Il dit vrai ?

Sylvio. Oui ! La soirée que nous venons de passer est ce que nous pouvons rêver de mieux.

Sonia. Nous n'irons jamais ailleurs ?

Sylvio. Je ne crois pas. Ce lieu est trop petit pour nous faire connaître. Il nous donnera juste assez pour vivre, mais ne nous rendra jamais riches ni célèbres.

Sonia. Pourquoi faites-vous tout ça ?

Sylvio. Pour vivre ce que nous avons vécu ce soir !

Sonia. Tu resteras ici toute ta vie ?

Sylvio. Oui ! Notre théâtre est petit, mais nous y sommes chez nous. Nous y faisons ce que nous voulons, loin des clans tenus pas les financiers, les pistonnés ou les intellos. En plus, il s'est montré très gentil avec toi ! Ce soir, il t'a offert le meilleur de lui-même. Sa manière de te dire qu'il est prêt à t'accueillir. Mais, c'est à toi de choisir.

Sonia. Et la porte est ouverte !

Sylvio. C'est toi qui décides.

Elle sort et croise Jean-François.

Scène 8

Jean-François. Elle en tire une tête notre future vedette.

Sylvio. Painnoir lui a fait le coup du théâtre réservé à une élite qui ne l'acceptera jamais. Puisqu'elle a joué ici, elle ne jouera jamais ailleurs.

Jean-François. Elle l'a cru ?

Sylvio. Bien sûr ! J'ai confirmé ses propos.

Jean-François. Pourquoi ?

Sylvio. Parce que ce serait trop facile. Nous, pour arriver jusqu'ici, nous avons rêvé pendant des années, suivi des cours, passé un concours...

Jean-François. Le conservatoire ! Pour ce que tu y as appris.

Sylvio. Peut-être, mais nous nous y sommes battus. Depuis, nous ramons ! Tous, nous ramons, chacun à notre façon ! Certains développent leur carnet d'adresses, d'autres passent leur vie à subir des auditions, d'autres montent de minuscules projets comme nous. Même cet imbécile de Painnoir rame. Toutes ces galères dont nous ne sommes jamais sûrs qu'un jour, elles seront payées de retour, c'est notre déclaration d'amour au théâtre. Sonia, quand a-t-elle prouvé son amour du théâtre ?

Jean-François. Qu'importe ! Elle aura eu de la chance, tant mieux pour elle.

Sylvio. Non ! Le théâtre se mérite !

Jean-François. En somme, tu la testes !

Sylvio. Non, je (*insistant sur le l'ai*) l'ai testée. Le test ne s'est pas révélé concluant. Tu as vu sa tête ! Tu devras te trouver une autre comique.

Jean-François. Dommage ! En plus, Carole choisit la fortune. Je l'ai surprise embrassant Bossdure. Je la connais, la Carole ! Il y a plus de chances de l'attirer vers les affaires, qu'elle vers le théâtre.

Sylvio. C'est probable !

Jean-François. Je te préviens qu'aucune de mes vingt-huit pièces ne comprend deux comédiens.

Sylvio. Ecris-en une ! Il te suffit de trouver un bon sujet.

Jean-François. Caser un suspense pour deux n'est pas facile ! Si je commence par un coup de téléphone, les retardataires ne comprendront rien à la pièce.

Sylvio. Un sujet historique ? Le public connaît la fin alors que les protagonistes l'ignorent. Ça pourrait tenir comme suspens !

Jean-François. Je peux essayer !

Sonia entre sans qu'ils ne la voient.

Jean-François. Il est vraiment petit notre théâtre

Sylvio. Il ne nous rendra jamais riches, ni célèbres !

Sonia. Mais, nous y sommes chez nous !

Ils se lèvent, l'embrassent et le rideau se ferme.

L'ÉTRANGE THÉÂTRE
II
LES VINGT ANS

Comédie
De
Bernard FRIPIAT

À Jean-François Warmoes

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS
b.fripiat@noos.fr
Tél. : 06.59.51.85.73.
<http://www.orthogaffe.com/>
Dépôt : SABAM (Belgique)
(00 32 2 286 82 11) unisono@sabam.be
Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

ACTE 1

Scène 1

L'Étrange Théâtre a vingt ans. Le décor de la fête est planté. Carole est seule en scène, visiblement nostalgique.

Solenne. (*Fond de la salle*). Alors maman ? Quel effet ça fait de retrouver ses vingt ans ?

Carole. (*Apprécient mal la plus petite allusion à son âge*). Ma fille, si tu veux percer dans ce métier, tu devras apprendre la diplomatie.

Solenne. (*Amusée*). Je ne suis diplomate qu'avec les vedettes. Crois-tu que Sonia Briva va venir ?

Carole. Tu ne dois pas être la seule à te poser cette question.

Solenne. Elle a tout de même commencé ici !

Carole. En me piquant le rôle de Phèdre, je m'en souviens. (*Un temps, réfléchissant*). Elle viendra peut-être. Il faut qu'elle en ait envie et surtout qu'elle soit libre.

Solenne. (*Montant sur scène*). Comment me trouves-tu ?

Carole. Jeune !

Solenne. Je me demande leur tête lorsqu'ils découvriront que tu es ma mère. (*Un temps. Se rendant compte qu'elle a oublié d'en parler*). Comment va papa ?

Carole. (*Un peu fâchée*). Heureuse d'apprendre que son sort t'intéresse !

Solenne. Il est sorti ?

Carole. Non, ils le maintiennent en détention !

Solenne. Pendant combien de temps ?

Carole. Six mois, (*un temps*) sauf s'il est condamné.

Solenne. Ce n'est pas juste !

Carole. Le monde n'est pas juste.

Solenne. (*Pensant au théâtre*). On est mieux ici !

Carole. (*Nostalgique*). Nous avons créé cet endroit pour goûter une totale liberté dans ce métier. Ce théâtre devait nous protéger des combines, des pistons et des petits chefs qui règnent dans le spectacle. Finalement, il aura rempli son rôle mille fois plus qu'ils ne l'imaginent. Il leur aura évité les magouilles, les passe-droits et les petits tyrans qui sévissent partout dans la société. (*Un temps*). Je ne me suis jamais sentie aussi libre qu'ici.

Solenne. Pourquoi n'y es-tu pas restée ?

Carole. J'ai voulu affronter la vie, droit dans les yeux. Je n'ai pas été déçue du voyage.

Solenne. Si nous sommes ruinés, papa devra vendre le théâtre ?

Carole. (*Calme et fâchée*). Ton père risque plusieurs années de prison, nous la ruine et c'est ce théâtre qui t'inquiète ?

Un temps. Visiblement, Solenne est désolée. Carole l'excuse.

Je suppose que ce doit être la vocation.

Solenne. (*Pensant à Sylvio et Jean-François*). Ils le savent ?

Carole. J'ai accepté leur invitation pour le leur dire.

Solenne. Le jour où ils fêtent les 20 ans du théâtre ! Maman, dis-leur la vérité uniquement si nous sommes vraiment ruinés. Si nous nous en sortons, pourquoi les inquiéter inutilement ? Sinon, il sera toujours temps.

Carole. Peut-être as-tu raison.

Scène 2

Jean-François. (*Entrant, heureux de voir Carole*). Ce n'est pas vrai ! Devinez qui est là ! J'espère que tu ne viens pas réclamer le loyer. Je te préviens, les caisses sont vides.

Carole. Rassure-toi ! Si nous avions voulu vous le réclamer, en 15 ans, nous aurions trouvé une occasion.

Jean-François. (*Constatant que le temps passe*). Voilà déjà 15 ans que Sylvio a décidé d'oublier de payer le loyer ! Le temps passe vite ! (*Un temps, étonné*). Tu es sûre ?

Carole. Certaine, nous sommes occupés à refaire la comptabilité de toutes nos entreprises.

Jean-François. (*En guise d'excuses et montrant Solenne*). D'un autre côté, nous avons engagé la petite dès que tu nous l'as demandé.

Solenne. (*Explosant*). Je croyais que vous n'étiez pas au courant, (*un temps*) que j'avais réussi l'audition sans que vous ne connaissiez mon nom !

Jean-François. (*Voulant maladroitement rattraper sa gaffe*). Nous ne te connaissions pas. Seulement, nous ne t'avons pas virée quand nous avons appris que tu étais la fille du propriétaire.

Solenne. C'est dégueulasse !

Sylvio. (*Entrant et heureux de voir Carole*). Tiens qui voilà !

Scène 3

Solenne fonce vers lui, le gifle et sort.

Jean-François. (*À Sylvio*). J'ai peut-être fait une gaffe !

Sylvio. (*Se caressant la joue*). Si à chacune de tes gaffes, je me ramasse une baffé, je devrai acheter un casque.

Carole. Jean-François lui a avoué mon coup de fil avant son audition.

Jean-François. (*À Sylvio d'une évidente mauvaise foi*). C'est de ta faute ! Sans ta décision de ne plus payer le loyer, nous n'aurions jamais parlé de ça et elle ne serait pas en train de pleurer. (*Un temps*). Je vais arranger ça !

Il sort.

Carole. Il n'a pas changé ! (*Un temps*). Ses pièces fonctionnent ?

Sylvio. (*Acquiesçant*). En vieillissant, il devient davantage responsable de ses actes. (*Petit silence, petit malaise*). Pourquoi n'es-tu jamais venue nous voir ?

Carole. Je craignais que ma fille ne découvre ma petite intervention.

Sylvio. Les faits t'ont donné raison. (*Petit silence, petit malaise*). Et pendant les 18 années précédentes ?

Carole. Je ne sais pas ! (*Un temps*). J'avais fait une croix sur mon passé.

Sylvio. Peur de replonger ?

Carole. Non ! (*Réfléchissant*). Je craignais de vous découvrir malheureux.

Sylvio. (*Ayant trouvé la preuve de leur bonheur*). Regarde !

Il lui montre un truc marrant dans le décor et éclate de rire en le faisant fonctionner. Il montre la salle.

Et puis, nous avons de nouveaux fauteuils. (*Jouant avec un interrupteur*). Vise-moi cet éclairage !

Carole. Et le public ?

Sylvio. En termes de qualité, nous avons le meilleur au monde. (*Montrant une planche remplie de porte-clefs*). Regarde ! (*Un temps*). Chaque fois qu'une salle est pleine, nous en posons un. (*Fier*). Tu peux compter, le théâtre a été rempli 53 fois.

Carole. (*Trouvant que ce n'est pas beaucoup*). En 20 ans ?

Sylvio. (*Justifiant ce piètre résultat par sa sévérité*). Attention : plein à ras bord ! Un soir, nous avons même dû asseoir des spectateurs sur les marches. Tu connais mon intransigeance. Un fauteuil vide et je refusais d'accrocher un porte-clefs.

Carole le regarde, un peu consternée par tant d'enfantillages. Il saisit son regard et conclut.

Comme tu peux le voir, nous sommes heureux.

Carole. (*Faussement ingénue*). Les pièces de Jean-François ont-elles reçu des porte-clés ?

Sylvio. Pas encore ! Voilà deux ans, il s'en est fallu de deux fauteuils.

Scène 4

Jean-François. (*Entrant torse nu avec un chapeau chinois sur la tête*). Faux ! Ils ont eu un accident de voiture. (*Encore sous le choc de cette horrible injustice*). Leurs deux sièges étaient réservés, seulement ils ont eu un accident de voiture.

Sylvio. (*À Carole, d'un ton impérial*). Quand je te parlais de mon intransigeance.

Jean-François. En plus, je n'ai pas eu de chance. Leur voiture était complètement détruite, mais ils n'avaient absolument rien. Ils auraient pu prendre un taxi et venir voir ma pièce. Eh bien non, ils ont préféré regarder leur bagnole détruite. Tu parles d'un spectacle ! De la tôle broyée ! Ils ont préféré de la tôle broyée à ma comédie. J'allais remplir ma salle et il a fallu que je tombe sur des beaufs.

Sylvio. (*Sincère*). Les gens sont parfois bizarres.

Jean-François. (*Fâché à Sylvio*). En tout cas, je méritais le porte-clés.

Carole. (*À Jean-François*). Comment va ma fille ?

Jean-François. Quel caractère ! Elle pleure et ne veut parler à personne. (*Montrant son chapeau*). Pourtant, j'ai essayé de la faire rire.

Carole. (*Dure*). Il est bon qu'elle apprenne la vie.

Visiblement, ils ne sont pas d'accord. Elle change de sujet de conversation.

Sonia compte venir ?

Sylvio. En tout cas, nous l'avons invitée.

Jean-François. Comme chaque fois !

Carole. Elle n'est jamais venue ?

Jean-François. (*Faisant non de la tête*). Mademoiselle est une vedette maintenant !

Sylvio. (*La défendant*). Elle ne nous doit rien !

Carole. Un peu tout de même !

Jean-François. (*À Carole*). Tu vois ? Il continue à la défendre.

Sylvio. Elle a joué avec nous trois ans, a passé une audition et est devenue vedette de cinéma.

Jean-François. Sans nous, elle n'aurait jamais fait de théâtre.

Sylvio. Et sans Painnoir, elle ne nous aurait jamais rencontrés. Je suppose que le type qui lui a présenté Painnoir estime qu'elle lui doit tout. Et le type qui l'a présentée au type qui lui a présenté Painnoir doit penser pareil. Dans ce métier, dès qu'un artiste réussit, il découvre une multitude de gens qui s'estiment responsables de son succès. Sonia doit passer ses journées à répondre au téléphone à des zozos-là. (*Un temps*). Dans le théâtre, nous jouons, nous bougeons, nous faisons des rencontres, nous vivons. Mais, nous ne devons rien à personne. Le seul envers qui nous avons une dette. C'est lui : le théâtre.

Jean-François. (*À Carole*). Tu vois ? Il ne changera jamais. Toujours aussi mélo ! N'empêche que si elle n'avait plus de succès, elle rapplicherait en courant.

Sylvio. (*Têtu*). Et je l'accueillerais avec plaisir. Elle est chez elle dans ce théâtre, comme tous ceux qui étaient ici, il y a 20 ans.

Scène 5

Painnoir. (*Parlant de la salle*). On parle de moi ?

Jean-François. (*Ayant reconnu Painnoir*). Il serait peut-être temps de faire une exception.

Painnoir. J'ai entendu ! Quel discours ! Puis-je le retranscrire dans mon journal ?

Jean-François. Au fait, tu ne parles pas souvent de nous dans ton journal. (*Un temps, narquois*). Certes, les chevaux prennent toute la place.

Painnoir. J'ai droit à 25 lignes quotidiennes ! Chaque fois que j'aime la pièce, je vous offre une critique élogieuse. Si je suis déçu, je vous fais cadeau de mon silence.

Sylvio. Voilà plus d'un an que je n'ai rien lu.

Painnoir. (*Entendant par là qu'il n'a pas daigné aimer*). Conclus toi-même ! Carole qui est une fidèle abonnée de mon journal peut en témoigner.

Jean-François. (*À Carole*). C'est toi l'abonnée ! (*Un temps*). J'avais entendu dire qu'il y en avait une.

Painnoir. Je n'ai jamais rédigé l'ombre d'un mot négatif concernant vos spectacles bien que vous ayez tué dans l'œuf une brillante carrière de metteur en scène et vous m'avez jeté comme un navet.

Jean-François. (*Jouant à imiter Jovet*). Navet ? Vous avez dit navet ? Comme c'est navet !

Sylvio. Nous ne t'avons pas jeté, tu es parti tout seul.

Painnoir. Avouez-le ! Mon départ vous a bien fait plaisir !

Jean-François. (*Acquiesçant*). Nous n'avons pas dit que nous n'étions pas contents. Nous avons simplement dit que nous ne t'avons pas jeté.

Carole. En tout cas, je peux en témoigner. Il n'a jamais dit du mal de vous. (*À Painnoir*). Par contre, Sonia, tu ne la rates pas.

Painnoir. Si j'étais resté au lit le jour où j'ai convaincu cette pauvre fille de faire du théâtre, j'aurais rendu un immense service à l'art cinématographique.

Jean-François. (*Que la chose amuse*). Dans ses interviews, lorsqu'elle parle de ses débuts, elle ne te cite jamais. Une fois, elle a fait allusion. Elle a déclaré (*cherchant*) « un copain dont j'ai oublié le nom m'a présenté à Sylvio, le directeur de l'Étrange Théâtre ».

Painnoir. Qu'elle m'oublie et surtout qu'elle n'ait jamais l'outrecuidance d'utiliser mon patronyme ! Je serais capable de porter plainte. Avez-vous vu son dernier film ? (*Un temps*). Elle y est encore plus nulle que d'habitude.

Sylvio. J'aimerais être aussi nul et avoir autant de succès.

Painnoir. Jean-François a raison, tu ne changeras jamais. Pour toi, le public ne se trompe jamais.

Sylvio. Si ! (*Un temps*). Mais, moins souvent que les journalistes.

Painnoir. (*N'ayant pas entendu*). Trouve-moi un critique qui, à son sujet, partage l'opinion du public ! Il n'en existe pas. Normal, les critiques analysent son jeu. Le public se concentre sur son physique.

Carole. Personnellement, je ne suis vraiment concentrée sur son physique. Pourtant, j'aime son jeu.

Painnoir. (*À Carole*). Excuse-moi, chérie, mais voilà 20 ans que tu as quitté le métier. Tu n'es plus une professionnelle. Maintenant, tu fais partie du public.

Jean-François. (*Toujours avec son chapeau sur la tête*). Moi qui estime faire encore partie du métier, je trouve qu'elle joue très bien. Je suis d'autant plus objectif que son physique me laisse complètement indifférent.

Sylvio. Voilà autre chose !

Jean-François. (*Convaincu*). Sonia est une très bonne comédienne. Mais, physiquement, elle ne m'attire pas.

Sylvio. Tu l'as déjà regardée et tu t'es déjà comparé ?

Jean-François enlève son chapeau.

Le chapeau n'y est pour rien.

Jean-François. Je ne vois pas pourquoi on remet en cause mon physique ! Elle ne m'attire pas, elle ne m'attire pas.

Painnoir. Aurons-nous l'honneur de la voir ?

Jean-François. Je ne crois pas

Sylvio. Peu de chances !

Painnoir. Ingrate !

Jean-François. Là, nous sommes d'accord !

Carole. (*À Sylvio et à Jean-François.*) Dites, les Don Juan, si vous alliez vous occuper de ma fille ?

Sylvio. Allez, viens l'éphèbe !

Jean-François. (*Boudeur.*) Elle ne m'attire pas, elle ne m'attire pas. C'est mon droit.

Ils sortent.

Scène 6

Painnoir. Ta fille joue ici ?

Carole. Voilà 2 ans que tu peux l'applaudir sous le nom de Solenne Dinant.

Painnoir. (*Surpris.*) Solenne Dinant, ta fille ! (*Un temps.*) Mon Dieu, comme le temps passe ! (*Passant à autre chose.*) Je voulais te demander...

Carole. (*Comprenant où il veut en venir.*) Non seulement, je ne te parlerai pas de mon mari, mais je t'interdis de leur en parler.

Painnoir. Que pourrai-je leur dire ? Je ne sais rien.

Carole. Ce qu'il y a dans les journaux. Ils ne les lisent pas. (*Un temps.*) Ils ne savent rien.

Painnoir. Ils ignorent que ton mari est en prison ?

Carole. (*Confirmant.*) Ils ignorent même qu'il a été inquiété. Savent-ils seulement le métier qu'il exerçait ?

Painnoir. (*Jubilant intérieurement.*) Ils devront le savoir. Si Bossdure est ruiné, les huissiers auront vite fait de revendre (*montrant le théâtre*) tout ça. Ce sera la fin de l'Étrange Théâtre.

Carole. (*Faisant une immense découverte.*) Voilà pourquoi ton journal s'acharne contre mon mari ?

Sonia arrive dans la salle et s'assoit.

Painnoir. (*Mal à l'aise, il fait celui qui ne sait rien.*) En fait, on ne m'accorde que les pages spectacles. Et encore, uniquement parce que mon épouse possède le journal.

Carole. Justement, tu étais bien placé pour la convaincre.

Painnoir. Que je sache, mon journal n'a pas été plus méchant que les autres.

Carole. Sauf votre journaliste qui s'est fait engager dans l'usine pour trouver les preuves de l'abus de bien social.

Painnoir. La concurrence est tellement dure que parfois, nous commettons des actes critiquables. D'un autre côté, sous quel prétexte aurai-je empêché ce garçon d'exercer son métier ?

Carole. Ordure ! Souvent, mon mari s'est demandé pourquoi un journal spécialisé dans le monde hippique lui en voulait à ce point ! Idiote que j'étais de ne pas avoir fait le rapprochement. Monsieur voulait virer Sonia parce qu'elle ne désirait pas coucher avec lui. Sûr de lui, il demande à Sylvio de choisir et Sylvio choisit Sonia.

Painnoir. C'est une vieille histoire !

Carole. Pour tout le monde, Monsieur est un homme d'honneur. Malgré le passé, il écrit des critiques favorables à l'Étrange Théâtre. En cachette, il ruine le propriétaire du lieu.

Painnoir. Si tu penses ça de moi, nous n'avons plus rien à nous dire.

Solenne. (*Entrant*). Maman !

Painnoir. (*La regardant avec mépris*). Le théâtre mourra du pistonnage !

Il sort.

Scène 7

Solenne. Que me veut-il ce con ? (*Un temps*). Qui c'est ?

Carole. Un raté ! Un raté dangereux comme tous les ratés. (*Un temps*). Tu voulais me parler ?

Solenne. J'arrête le théâtre !

Carole. (*Fatiguée*). Tu ne trouves pas que j'ai assez de problèmes avec ton père en prison ? Dois-je, en plus, supporter tes états d'âme ?

Solenne. Il ne s'agit pas d'états d'âme.

Carole. Si !

Solenne. On voit que tu n'as pas assisté à l'audition. Nous étions cinq candidates pour le rôle et elle a duré toute la journée. Le soir, j'étais épuisée mais heureuse. Heureuse, parce j'avais été choisie et que je ne devais mon entrée dans ce théâtre qu'à mon seul talent. (*Un temps*). En réalité, ils m'ont choisie parce que mon père ne réclamait plus le loyer.

Carole. Je suis fatiguée.

Solenne. Et les autres comédiennes ? Vous y avez pensé aux autres comédiennes ? Ces quatre filles qui sont restées une journée ici, croyant passer une audition honnête, parce qu'à l'Étrange Théâtre, les auditions ne se passent pas comme ailleurs. (*Un temps*). Il n'y a aucun piston.

Carole. D'accord, tu es montée sur scène parce que tu étais la fille de ton père. Mais, je peux te jurer que si tu es restée, tu ne le dois qu'à ton talent.

Solenne. Tu dis ça...

Carole. (*S'énervant*). Je dis ça parce que c'est vrai. Si tu n'avais pas été à la hauteur, Sylvio ne t'aurait pas reprise et nous n'aurions rien fait pour qu'il t'engage.

Solenne. N'empêche que ce n'est pas juste ! (*Un temps*). Maman, pourquoi leur as-tu téléphoné ?

Sonia. (*Arrivant de la salle*). Parce que nous ne faisons pas un métier juste. Le public est notre seul juge. Malheureusement, pour passer devant ce juge, nous devons franchir une multitude d'obstacles. Hélas, ces obstacles sont souvent constitués de gens que le public a rejetés et qui n'aiment pas le talent. Alors, nous devons nous débrouiller pour nous retrouver face à lui. Chacun se débrouille comme il peut. Certains ont de la famille, d'autres un énorme coup de chance. Quelques-uns doivent même ruser avec des parasites tels celui que tu viens de croiser. Ne ris pas ! C'est par lui que je suis passée. Il y en a même qui couchent.

Elle monte sur scène. Solenne est un peu impressionnée car Sonia est une vedette.

Carole. Bonjour, Sonia !

Sonia. Bonjour, Carole ! (*À Solenne*). Les ruses que nous imaginons pour passer devant ce juge n'ont aucune importance. Seul compte ce que nous faisons quand nous sommes devant lui. Là, nous devons offrir le meilleur de nous-mêmes. Oublie le passé ! Occupe-toi de ce que tu feras ce soir devant le public ! Sois excellente ! Pour toi d'abord, pour le public ensuite et pour tous ceux qui ne peuvent monter sur scène malgré leur immense talent. C'est en leur nom que tu dois saisir ta chance si elle se présente. (*À Carole*). C'est ta fille ?

Carole. Oui !

Sonia. Monte sur scène ma petite ! Bats-toi ! Prends ton pied ! La vie est trop courte pour perdre son temps avec des états d'âme.

Scène 8

Painnoir. (*Revenant*). Il me semblait bien avoir ouï une voix familière. (*À Sonia*). Bonjour, Sonia ! Tu ne peux imaginer à quel point je suis ravi de te voir. Quelle carrière ! Nous en parlions avec Carole (*Un temps, ne sachant rien dire d'autre*). Quelle carrière !

Sonia. (*Elle ne l'aime pas, mais ne peut retenir une légère mélancolie*). Bonjour !

Painnoir. (*Montrant le fond de la salle*). Te souviens-tu ? Nous étions assis au dernier rang. Ils ne nous avaient pas entendus entrer.

Sonia. (*Nostalgique*). Et tu m'as dit : reste là ! Je m'impose, puis je te pistonne

Painnoir. J'ai tenu ma promesse ! Tu écoutais mes conseils, à l'époque.

Un temps. Il pense à ses critiques assassines.

J'espère que tu me pardonnes de par fois t'égratigner un peu. Je dois malheureusement suivre la mode. Les lecteurs ne comprendraient pas. Ils savent que tu fus mon élève. Ils interprèteraient ma clémence comme de la compromission. J'y perdrais mon autorité de critique professionnel. Naturellement, tu as remarqué que je glissais chaque fois un petit éloge qui met tout le reste en porte-à-faux. Grâce à cet éloge, les vrais professionnels comprennent que, même si l'article est négatif, tu es une grande artiste.

Prenant à témoin Carole qui meurt d'envie de le gifler.

En tout cas, contrairement à Jean-François, je n'attaque pas ton physique.

Sonia. Rassure-toi ! Mes tournages ne me laissent pas le temps de lire les critiques.

Painnoir. (*D'abord soulagé puis choqué*). Tu ne lis pas mes articles !

Sonia. Je n'ai pas le temps. (*Lui tendant son adresse*). Voilà mon adresse ! Envoie-les-moi ! Tu seras gentil.

Painnoir. (*Heureux*). Si je peux t'aider à t'améliorer, ce sera avec plaisir ! Professeur un jour, professeur toujours. (*Un temps*). Je dois passer au journal. À ce soir !

Il sort.

Scène 9

Solenne. Comment une actrice comme vous peut s'intéresser à l'avis de ce con ?

Sonia. Ils croient que nous les lisons pour savoir ce qu'ils pensent de nous alors que nous voulons seulement savoir ce qu'en penseront les spectateurs qui n'auront pas vu le film.

Carole. *(Pas très convaincue).* Fais-lui confiance ! Tout le monde saura que tu l'as prié de lui envoyer ses écrits.

Sonia. *(Souriant).* Et il va trouver que mon jeu s'améliore. Chaque fois que j'ai prié un critique de m'envoyer ses articles, il m'a trouvée meilleure. À croire que l'idée de mettre mon nom sur l'enveloppe me donne du talent. *(Un temps, passant à autre chose).* Au fait, Jean-François critiquerait mon physique ?

Carole. *(Amusée).* Comment te le dire sans te chagriner ? Tu es solide, tu t'en remettras. Voilà, Monsieur admire ton talent. Malheureusement,

Sonia. Malheureusement ?

Carole. Physiquement, tu ne l'attires pas.

Sonia. Ah d'accord !

Solenne. *(Voyant Jean-François dans les coulisses).* Quand on parle du loup...

Sonia. *(D'une voix pleine de sous-entendus. Du ton celle qui pense : « on va voir ça »).* Ainsi donc, je ne l'attire pas.

Scène 10

Jean-François arrive, voit Sonia, en bégaye et appelle Sylvio.

Jean-François. Sylvio ! Sylvio ! Elle est là ! Je t'avais bien dit qu'elle viendrait.

Sylvio arrive. Jean-François peine à se remettre de ses émotions.

Je le savais. Je l'avais prévu. Sonia sera présente, le jour du 20^{ème} anniversaire. Hein, Sylvio ? D'ailleurs, quand nous avons fêté nos 10 ans, je t'ai dit : « dans 10 ans, elle sera là »

Solenne. *(Ironique).* Je parie que le jour du 15^{ème} anniversaire, tu lui as dit qu'elle viendrait dans 5 ans.

Jean-François. Tout à fait ! *(Étonné).* Comment l'as-tu su ? *(Devinant).* Sylvio te l'a dit. *(Un temps, à Sonia).* Eh bien, je suis heureux de te voir. Dis donc ! Laisse-moi te regarder ! Tu es encore plus belle qu'il y a 20 ans.

Sonia. C'est gentil !

Jean-François. Sincère surtout !

Sonia. *(À Sylvio).* Ça va, vous deux ?

Sylvio. *(Montrant Jean-François).* Comme tu vois !

Jean-François. *(À Solenne).* Alors ? On a retrouvé le sourire ?

Il fait le singe.

Et on jouera ce soir ?

Solenne. Oui !

Jean-François. Sylvio, elle va jouer !

Sylvio. J'espère bien. (*À Solenne*). Tant que tu es dans de bonnes dispositions. Lorsque le public rit, pense à attendre qu'il ait fini avant de sortir ta réplique !

Jean-François. (*Appuyant la leçon de Sylvio*). Comprends-tu ? Ils doivent toujours bien entendre le texte.

Sylvio. Fais un petit mouvement naturel qui donne aux rires le temps de se calmer !

Jean-François. Comme moi !

Sylvio. Non !

Jean-François. Pardon ?

Sylvio. Toi, c'est l'extrême inverse. Quand les gens rient, il faut prévoir un mouvement. Toi, tu fais ce mouvement chaque fois que tu t'attends à ce qu'ils rient. Comme tu prévois beaucoup d'éclats de rire, la pièce se rallonge d'une demi-heure.

Jean-François. Hier, nous avons fini à l'heure.

Sylvio. Hier, nous jouions Feydeau. Tu anticipes les éclats de rire seulement dans tes pièces.

Jean-François. Ceux de Feydeau sont moins automatiques. Ils sont plus difficiles à anticiper.

Sylvio. Au moins s'épargne-t-il les 20 secondes de silence que tu t'octroies chaque fois que le public oublie de respecter un automatisme !

Jean-François. Tout comédien qui joue ses propres pièces doit affronter ces critiques injustes. Molière, Labiche, Guitry et moi en avons l'habitude. (*À Sonia*). Seras-tu là ce soir ?

Sonia. Oui !

Jean-François. Tu pourras nous départager, la pièce est de moi.

Sonia. J'ai même informé la radio de ma présence !

Jean-François. (*Regardant les porte-clés*). Alors, ce sera plein.

ACTE 2

Scène 1

Jean-François installe cérémonieusement son porte-clés. Sonia arrive, elle est hyper sexy.

Sonia. Alors ? Tu es content ?

Jean-François. *(Confirmant de la tête).* 20 ans que j'attends ce jour. Je te le dois en partie.

Sonia. *(Niant).* J'étais dans la salle.

Jean-François. Ils sont aussi venus pour te voir.

Sonia. C'est ton premier ?

Jean-François. Officiellement, mais officieusement : le deuxième.

Sonia. Mon dos me fait mal. Ne pourrais-tu pas le masser un peu ?

Il veut la masser.

Enlève la fermeture ! Ce sera plus facile.

Il tire la fermeture éclair de sa robe se met à lui masser le dos.

Pourquoi n'envoies-tu jamais tes pièces dans les grands théâtres ?

Jean-François. Ils ne les lisent pas.

Sonia. Si tu es recommandé...

Jean-François. Qui veux-tu qui me recommande ?

Sonia. Moi !

Jean-François. Tu es dans le cinéma.

Sonia. Mon agent vit une crise de masochisme. Il voudrait que je monte sur scène.

Jean-François. C'est masochiste, le théâtre ?

Sonia. Financièrement oui ! *(Un temps).* Il est payé au pourcentage. Le théâtre, paraît-il, redorerait mon image.

Elle se retourne et le regarde. Visiblement, il est troublé.

Tu pourrais m'écrire un rôle ?

Jean-François. Bien sûr !

Sonia. Une femme pas trop jeune, pas trop jolie.

Jean-François. *(Maladroitement flatteur).* Un contre-emploi ?

Sonia. Franchement, je ne sais pas exactement ce que je veux. Écris comme tu le sens !

Jean-François. Ce sera un rôle magnifique.

Sonia. Pourquoi t'en être abstenu jusqu'ici ?

Jean-François. Je ne voulais pas donner l'impression de profiter de ta réussite.

Sonia. Dans notre métier, la timidité est une erreur. Je croyais que je ne t'inspirais pas.

Jean-François. Si ! Tu m'inspirais. *(Un temps).* Tu m'inspires toujours d'ailleurs.

Sonia. *(Sans qu'on sache si elle parle au niveau professionnel ou affectif).* Nous en avons perdu du temps ! Ne trouves-tu pas ?

Scène 2

Sylvio entre et, étonné, voit Jean-François en plein massage.

Sylvio. Que faites-vous ?

Jean-François. *(Ironique).* À ton avis ! De la natation synchronisée !

Sylvio. Entre nous, comment me trouvez-vous ?

Jean-François. Je te l'ai dit cent fois. Ton jeu est juste, mais ne met pas suffisamment le texte en valeur.

Sylvio. *(Énervé).* Comment me trouvez-vous, physiquement ?

Sonia et Jean-François le regardent étonnés.

Sylvio. *(Vexé).* Ne répondez pas tous en même temps !

Sonia. Tu nous prends un peu au dépourvu.

Jean-François. Oui, nous ne te connaissons pas encore assez bien.

Sylvio. *(À Sonia).* Toi qui ne m'as plus vu depuis 17 ans, comment m'as-tu trouvé ?

Sonia. Tu n'as pas tellement changé.

Jean-François. Est-ce flatteur ?

Sylvio. Je suis moche ?

Jean-François. Pas plus qu'il y a 17 ans.

Sonia. Dis-moi qui tu veux séduire et je te dirai si tu as des chances.

Jean-François. *(Applaudissant).* Oh oui, dis-nous !

Sylvio. Vous ne vous moquez pas de moi ?

Jean-François. Comme si c'était notre genre.

Sylvio. *(Un temps).* Solenne !

Ils en ont le souffle coupé.

Jean-François. Sa maman va être ravie.

Sonia. Elle est peut-être un peu jeune.

Jean-François. C'est ce qui l'attire.

Sylvio. Je suis trop vieux ?

Jean-François. Non ! C'est elle qui est trop jeune. *(Un temps, philosophe).* Défaut typiquement féminin. Quand elles vous plaisent, les femmes ont tendance à être trop jeunes.

Sonia. *(Sans trop y croire).* Tente ta chance ! Tu ne serais pas le premier homme de 40 ans à fréquenter une fille qui en a 20.

Jean-François. Tu ne serais pas le premier à te planter, non plus.

Sonia. Vu ce qui arrive à son père, elle appréciera peut-être que tu la dragues.

Jean-François. Qu'arrive-t-il à son père ?

Sonia. Ben, il est en prison. Il est mis en examen pour abus de bien social.

Sylvio. Comment le sais-tu ?

Sonia. Je lis les journaux. (*Un temps, se rendant compte qu'elle a peut-être fait une gaffe*). Vous l'ignoriez ?

Sylvio. Comment veux-tu que je le sache ! Je ne lis que les pages spectacles (*Un temps*). Et encore de moins en moins.

Jean-François. Nous n'avons même pas dit à Carole que nous la soutenions.

Sonia. Entre nous, vous devriez peut-être sortir de temps en temps de votre cocon.

Jean-François. Peut-être ! Mais, des nouvelles comme celle-là ne nous donnent pas tellement envie d'en sortir.

Sonia. Désolée, je ne savais pas que vous l'ignoriez.

Sylvio. Pourquoi Carole ne nous a-t-elle rien dit ?

Sonia. Peut-être ne lui avez-vous pas demandé des nouvelles de son mari ! (*Réfléchissant*). D'un autre côté, j'ai peut-être gaffé. Je vais la prévenir.

Elle sort.

Scène 3

Jean-François. C'est un coup !

Sylvio. (*Pensant à Bossdure*). Enfermé entre quatre murs, le pauvre risque de ne pas survivre.

Jean-François. Si nous le demandions gentiment, nous pourrions peut-être aller lui jouer ma pièce en prison ?

Sylvio. (*Pensant à son théâtre*). Au moins, nous jouerions quelque part.

Jean-François. Ils fermeraient notre théâtre ?

Sylvio. Si Bossdure est ruiné, ils vendront tous ses biens. Le théâtre en fait partie. (*Un temps*). La vie est curieuse ! Voilà quelques minutes, tu accrochais ton premier porte-clés. En un rien de temps, j'ai appris que j'étais trop vieux pour être aimé.

Un temps comme si Jean-François désirait nier.

Si, vous l'avez pensé.

Jean-François. (*Montrant qu'il partage l'opinion de Sylvio*). Je ne le nie pas.

Sylvio. (*Continuant*). Que notre bienfaiteur était en prison et que nous allions probablement fermer notre théâtre.

Jean-François. Et il y a plus grave...

Sylvio. Qu'y a-t-il encore ? Vas-y ! Je suis prêt.

Jean-François. Je crois être tombé amoureux de Sonia.

ACTE 3

Scène 1

Sonia et Solenne sont seules sur scène.

Solenne. Ce qu'un homme amoureux peut être casse-pieds!

Sonia. Surtout à 40 ans !

Solenne. Vous, (*pensant que ce n'est pas son cas*) vous vous êtes habituée.

Sonia. (*Concentrée sur son sort*). Je n'ai que ce que je mérite. (*Un temps*). Pourquoi avais-je besoin de l'allumer ? Mais, il l'a cherché aussi ! Quelle idée d'aller crier que je ne l'attirais pas. N'importe quelle femme qui entend ces mots n'a d'autres soucis que de démontrer le contraire.

Solenne. J'apprécie beaucoup Sylvio mais pas au point de...

Sonia. Surtout qu'il ne s'agit pas d'une simple amourette !

Solenne. Vous croyez ?

Sonia. Méfiez-vous des hommes de 40 ans ! C'est l'âge où le mâle se fixe.

Solenne. Sylvio est un gentil garçon, mais je préfère les hommes de mon âge. Vous me comprenez ?

Sonia. Je vous comprends d'autant mieux que, moi aussi, (*riant*) je préfère les hommes de votre âge.

Scène 2

Elles rient et Painnoir entre.

Painnoir. Quel bonheur d'entendre deux jolies filles éclater de rire ! (*À Sonia*). As-tu lu mon article sur le 20^{ème} anniversaire de l'Étrange Théâtre ?

Sonia. Pas encore !

Painnoir. (*À Solenne*). Je m'y suis montré très flatteur à votre égard.

Solenne. Ce doit être un beau métier de passer sa vie à voir des pièces.

Painnoir. Ne croyez pas ça ! C'est un travail ! (*Un temps*). D'abord, les navets sont nombreux (*montrant la scène*) et pas seulement ici. De plus, voilà des siècles que je n'ai plus ri au spectacle. Pendant la représentation, je construis mon article. Le respect des artistes exige une concentration maximale. L'auteur a écrit pendant plusieurs mois, des comédiens ont répété durant plusieurs semaines, des producteurs ont dépensé beaucoup d'argent pour que j'écrive mon article. Je me dois de prendre leur labeur au sérieux. Conséquence : je ne ris pas.

Solenne. (*Étonnée*). Vous croyez vraiment qu'ils jouent pour vous ?

Painnoir. (*Confirmant*). Mon article est la seule trace qu'il restera de leur travail. Les vrais professionnels ne s'y trompent pas. (*Un temps*). Le cinéma est différent. L'œuvre demeure. (*Un temps, espérant faire réagir Sonia*). Sonia et moi avons de la chance.

Sonia. (*Ayant la réaction qu'il espérait*). Avons ?

Painnoir. Tu vas rire ! J'ai écrit un scénario. (*Nonchalamment*). S'il t'intéresse ?

Sans qu'elle ait besoin de répondre, il lui tend le manuscrit qu'il avait préparé.

Sonia. Comment t'est-il venu ?

Painnoir. *(Tel un vieil écrivain).* Un jour, à mon réveil, je me suis dit : Painnoir, quel trace vas-tu laisser à la postérité ? *(Mimique d'impuissance).* J'ai donc décidé de construire une œuvre.

À Sonia, comme s'il lui faisait une grâce.

Je suis à l'origine de ta carrière, peut-être saisirons-nous l'occasion de recouvrer une certaine complicité.

Ne se rendant même pas compte que ses propos sont vexants.

Dans cette comédie, j'ai abaissé mes exigences au niveau de ton talent. Elle contient un rôle que je t'ai écrit sur mesure, en souvenir du bon vieux temps.

Sonia. Pas de chance, je ne cherche pas une comédie.

Painnoir. Par amitié, je peux développer le côté tragique de ton personnage.

Sonia. Je ne veux surtout pas un personnage tragique !

Painnoir. Il ne l'est pas !

Sonia. *(Très sérieuse).* Je voudrais jouer une chèvre.

Painnoir. Une chèvre ?

Sonia. Ton rôle est-ce une chèvre ?

Painnoir. *(Sincère. Il ne se rend pas compte qu'elle se moque de lui).* Non ! Il ne s'agit pas d'une chèvre, à proprement parler. *(Prêt à tout pour avoir sa chance).* Quoi que, lis-le quand même ! Sous certains aspects, ton rôle a des réactions de chèvre.

Sonia. *(Vexée).* Tu m'as dit l'avoir écrit sur mesure ?

Painnoir. Oui ! Au début ! Puis, petit à petit, ton personnage a guidé ma plume et, Dieu sait pourquoi, il s'est mis à ressentir des réactions de chèvre. *(Un temps).* Tu crois que j'invente ?

Sonia. Non !

Painnoir. Lis la page 24, le début de la séquence 98

Sonia. *(Lisant).* Elle avale la soupe et devant le mauvais goût du liquide articule un bèèèrk.

Elle arrête de lire et se retient de rire.

Painnoir. Inutile d'ajouter que le bèèrk est typiquement chèvre, je connais ton professionnalisme. *(Triomphant).* Solenne, vous êtes témoin ! Sonia m'a parlé de la chèvre avant de découvrir le texte. Je ne lui ai pas piqué l'idée. *(Enthousiaste).* Je revois le début et on en parle.

Il sort.

Solenne. *(Consternée).* Il ne s'est pas rendu compte que vous vous moquiez de lui !

Sonia. *(Impitoyable).* Non ! À son retour, je lui demanderai de la transformer en vache, puis en âne avant de m'attaquer à la basse cour. Les animaux de la ferme épuisés, nous attaquerons la faune sauvage.

Solenne. Ça durera... ?

Sonia. Jusqu'au jour où il en aura marre.

Painnoir. *(Revenant, d'autant plus déçu qu'il y a cru).* J'ai tout entendu.

Sonia. Nous avons gagné du temps.

Painnoir. Je testais ! *(À Solenne).* Voyez-vous, ma petite, voilà le rôle d'un journaliste ! *(Un temps).* Voir où se glisse l'ignominie. À ce sujet, vous remarquerez que je n'ai pas mentionné la mésaventure qui arrive à votre père car je sais *(pensant à Sylvio et Jean-François)* qu'ils se limitent aux pages spectacles. En échange de ma discrétion, accepteriez-vous une interview ? L'opinion d'une jeune actrice au bord de la réussite sur des accusations portées contre un père escroc devrait intéresser nos lecteurs. Cette interview vous permettrait de toucher un public qui ignore le théâtre. Faisons contre mauvaise fortune, bon cœur !

Sonia. *(L'interrompant).* Il suffit ! Comme tous les ratés, vous ne disposez que de votre capacité de nuisance. Je comprends votre besoin de l'utiliser. Mais, je vous saurai gré d'aller l'exercer ailleurs.

Painnoir. *(Se rendant compte que Sonia ne le tutoie plus).* Sonia, nous ne nous tutoyons plus ?

Sonia. *(Catégorique)* Plus jamais ! Foutez le camp !

Painnoir. *(À Solenne).* Dans mon prochain article, je donnerai le nom de votre père. Le public a le droit de savoir.

Solenne. Qu'il le sache ! Je n'ai pas honte. J'en suis fière.

Scène 3

Jean-François. *(Entrant).* Nous aussi, nous sommes fiers d'être son copain au business man !

Painnoir. Lorsque, à cause de lui, on vendra votre théâtre, il ne vous restera que votre fierté pour pleurer.

Sonia. Un théâtre peut s'acheter et j'ai largement les moyens. Satisfait ?

Painnoir. *(À Sonia).* Tu ferais ça ?

Elle confirme de la tête. Il s'adresse à Jean-François.

Décidément, les coquins ont toujours de la chance.

Painnoir sort.

Jean-François. Sylvio va être content. *(À Sonia).* Ça va toi ?

Sonia. Très bien !

Jean-François. Tant mieux !

Il essaye de faire signe à Solenne de sortir. Elle fait semblant de ne pas comprendre, il a trouvé un prétexte.

Je me demande si ce con de Painnoir a bien fermé la porte.

Sonia. *(Pas dupe).* Je me le demande aussi !

Solenne. *(Ironique).* Voilà une question importante.

Jean-François. Ne riez pas ! Ce théâtre comporte beaucoup d'objets de valeur.

Solenne. *(Faussement ingénue).* Peut-être devrai-je aller vérifier.

Jean-François. Ce serait gentil !

Sonia. Laissez ! Je vais y aller.

Jean-François. (*Pressé*). Je t'accompagne !

Sonia. Vas-y, alors ! Nous n'allons pas nous y prendre à deux pour vérifier la fermeture d'une porte.

Solenne. (*À Jean-François*). Il serait plus galant que tu y ailles.

Sonia. (*S'amusant*). Vas-y, Jean-François, nous t'attendrons ici !

Il y va à reculons. Dès qu'il est sorti, elles éclatent de rire. Sonia aperçoit Sylvio.

Sonia. Voilà l'autre, je vais essayer de te rendre la pareille.

Sylvio entre.

Sylvio. (*À Solenne*). Tu es là !

Sonia. Oui ! (*Insistant sur le nous*). Nous sommes là !

Sylvio. (*À Sonia*). Sonia, je ne t'avais pas vue. (*Un temps*). Merci d'être venue. Jean-François est transformé.

Solenne. Elle a même dit à Painnoir qu'elle était prête à acheter ton théâtre si mon père devait le vendre.

Sylvio. Complètement idiot !

Jean-François. (*Entrant. Visiblement, il a couru pour vérifier la fermeture*). Au contraire, son acte est particulièrement généreux.

Sylvio. Peut-être, (*montrant Solenne*) mais je ne vois pas pourquoi son père serait en difficulté.

Jean-François. Ce n'est pas le problème.

Sylvio. Si justement ! Prévoir ce que nous ferions s'il était condamné, c'est envisagé la possibilité de sa culpabilité. Personnellement, je suis sûr de son innocence. (*Un temps, pour se convaincre*). Monsieur Bossdure est innocent. J'en ai la conviction. Je compte d'ailleurs lancer une pétition pour le soutenir.

Jean-François. Tu pourrais tout de même être sensible au geste de Sonia.

Sylvio. Et toi, tu pourrais être assez malin pour te rendre compte que ton comportement pourrait choquer Solenne.

Jean-François. Comme si le tien ne choquait pas Sonia.

Sylvio. Il ne s'agit pas de Sonia. Elle n'est pas en prison, Sonia.

Jean-François. Non, mais elle témoigne d'une générosité qui mérite notre reconnaissance. Tu n'as aucune sensibilité.

Sylvio. Justement, ma sensibilité me permet de trouver déplacé un geste en apparence généreux.

Jean-François. En quoi est-il déplacé ?

Sylvio. Je viens de te le dire.

Sonia. Ne vous dérangez pas pour nous !

Jean-François. (*À Sonia*). Excuse-le, Sonia ! Tu le connais ! Dès qu'il est amoureux, il n'est plus le même homme.

Sylvio. Qui ? Moi, amoureux ?

Jean-François. Le monde entier est au courant. (*Regardant Solenne*). Pauvre enfant, si jeune !

Sylvio. (*Faisant allusion à Sonia*). Tu sais que je pourrais te rendre la pareille.

Carole. (*Entrant*). L'ambiance est à l'orage ou je me trompe ?

Jean-François. Tu tombes bien ! Je t'explique la situation. Sonia propose de racheter le théâtre si, par malheur, ton mari devait le vendre. (*Montrant Sylvio*). Monsieur trouve ce geste déplacé. Qu'en penses-tu ?

Carole. Sa proposition part d'un bon sentiment !

Jean-François. (*Indiquant à Sylvio qu'il a raison*). Ah !

Carole. Vous pourriez attendre un peu avant d'enterrer mon mari !

Sylvio. (*Indiquant à Jean-François qu'il a raison*). Ah !

Sonia. Je voulais seulement couper le bec à Painnoir qui voulait les enterrer, (*montrant Sylvio et Jean-François*) eux.

Carole. Dans ce cas, j'applaudis des deux mains.

Jean-François. (*Indiquant à Sylvio qu'il a raison*). Ah !

Sylvio. Je l'ignorais.

Jean-François. Avant de rédiger des pétitions contre l'injustice, tu apprendras à ne pas juger sans savoir. (*Un temps. À Carole*). Comment va ton mari ?

Carole. Bien ! La visite de Sonia lui a fait plaisir.

Jean-François. Tu as été le voir ?

Sonia acquiesce. Jean-François est admiratif.

Elle est bien ! Finalement, tu es restée vachement simple ! Si toutes les vedettes pouvaient te ressembler.

Le portable de Sonia sonne. Elle sort pour parler.

Elle sort pour ne pas nous déranger. Elle est géniale.

Les autres sourient.

Prenez-en de la graine !

Sylvio. Elle ne voulait peut-être pas que nous entendions ce qu'elle disait.

Jean-François. Normal, c'est une star !

Carole. Elle a vraiment proposé d'acheter le théâtre ?

Jean-François. Uniquement, si c'est nécessaire.

Carole. Mon mari a trouvé le moyen de vous faire devenir propriétaire des murs.

Elle fait signe à sa fille d'emmener Jean-François.

Solenne. (*À Jean-François*). J'aimerais te parler (*bas*) au sujet de Sylvio (*haut*) en privé.

Jean-François. Viens mon enfant ! Tonton Jean-François va arranger ça.

Ils sortent.

Scène 4

Sylvio. Il est en chaleur en ce moment.

Carole. Tu m'écoutes une seconde ! (*Lui montrant*). Voilà, si tu signes ce papier antidaté, les loyers payés depuis 20 ans apparaîtront comme un remboursement de prêt. Ainsi, vous deviendrez propriétaires des murs, le 1^{er} janvier.

Sylvio. Nous n'avons jamais payé le loyer.

Carole. Tu dois avoir une mauvaise mémoire car ils figurent dans la comptabilité de mon mari. Vérifie, je crois que ces paiements se trouvent aussi dans la tienne.

Sylvio. C'est ton comptable qui la fait !

Carole. Ne joue pas les idiots avec moi ! Tu n'as jamais été dupe. Tu as toujours su qu'il y avait une entourloupe.

Sylvio. (*Hypocrite*). Moi, ces trucs-là !

Elle lui tend le papier et il signe.

Carole. (*Pas dupe*). L'artiste ne voit jamais rien, je sais.

Sylvio. (*Montrant le papier*). C'est cette combine qui le conduit en prison ?

Carole. Non, elle n'est qu'une goutte d'eau !

Sylvio. Le vase est important ?

Carole. Suffisamment pour que la goutte d'eau passe inaperçue.

Sylvio. Ça va aller, ta fille et toi ?

Carole. Ne t'inquiète pas ! Tant que nous pouvons nous payer un billet d'avion, nous ne manquerons de rien.

Sylvio. Où allez-vous ?

Carole. Dans un paradis, bien terrestre.

Sylvio. (*Inquiet*). Vous allez partir ?

Carole. (*Niant de la tête*). Un simple aller-retour suffira !

Sylvio. Tant mieux ! L'immigration serait mauvaise pour elle.

Carole. Pour qui ?

Sylvio. Pour Solenne. Elle doit rester ici !

Carole. Pourquoi ?

Sylvio. Parce que je ne peux pas quitter le théâtre et que nous serions séparés.

Carole. Séparés ?

Sylvio. (*D'une voix pleine de sous-entendus*). Nous allons être très attachés.

Carole. Qu'entends-tu par « attaché » ?

Jean-François s'installe dans la salle, bientôt rejoint par Solenne.

Sylvio. Comment te dire ? (*Un temps*). Puis-je te confier un secret ? (*Un temps*). Tu me jures de ne pas lui en parler pas ! (*Un temps*). Jure-le !

Carole. Je crois deviner. Mais, je vais jurer pour être sûre de ne pas rêver. Je jure ! Vas-y ! Je t'écoute.

Sylvio. Je ne lui en ai pas encore parlé. Je compte le faire bientôt. Seulement, tu connais ma timidité.

Carole. Accouche !

Sylvio. Eh bien, si elle est d'accord, naturellement.

Un temps, il prend sa respiration.

Je crois que je vais devenir ton gendre.

Carole. (*Elle s'en doutait mais reste tout de même incrédule*). Quoi ?

Sylvio. Vous traversez une période difficile, je vous serai d'un grand secours.

Carole. (*Ironique*). Au niveau des affaires, sûrement !

Sylvio. Tu serais surprise. Si ton mari reste en prison, vous serez contentes d'avoir un soutien masculin. Demande-lui, tu verras ce qu'il dira.

Carole. (*Ironique*). Sûre, il va te dire d'épouser ma fille et de gérer ses affaires en attendant sa sortie de prison.

Sylvio. Je m'en sens capable.

Carole. (*Montrant le papier qu'il vient de signer*). Tu viens d'en faire la démonstration.

Sylvio. Comment ça ?

Carole. As-tu seulement lu ce que je viens de te faire signer ?

Sylvio. Pourquoi ? Tu m'as expliqué ce qu'il y avait dedans.

Carole. Épouse ma fille, gère ses affaires et, dans trois mois, elle mendie dans le métro.

Sylvio. Tu prends un mauvais exemple. J'ai confiance en toi. Nous nous connaissons depuis si longtemps.

Carole. (*Pensant qu'elle est la mère de Solenne*). C'est peut-être le moment de te le rappeler.

Sylvio. (*N'ayant pas entendu*). De plus, tu me parles comme si vous étiez riches. Je te rappelle que vous êtes ruinés. Elle aura du mal à s'y faire. Je l'aiderai à apprendre à vivre avec peu d'argent.

Carole. Où vivrez-vous ?

Sylvio. Ici ! Nous ferons tout ici ! Nous fêterons notre mariage dans la salle et (*fantasmant déjà*) nous passerons notre nuit de noces sur la scène de l'Étrange Théâtre.

Carole. (*N'en pensant pas un mot*). Elle réalisera le rêve de sa mère.

Sylvio. C'est vrai ? Je l'ignorais. Vraiment, je suis désolé. (*Un temps*). Tu sais si tu es malheureuse, tu pourras venir t'installer chez nous.

Carole. Sympa de penser à moi. (*Ironique*). Crois-tu que le théâtre pourra nourrir une bouche inutile ?

Sylvio. Tu ne seras jamais une bouche inutile. Il n'y a jamais de bouches inutiles dans le théâtre (*un temps*) privé. Tu gagneras ton pain. Tu pourrais être ouvreuse ! Voilà, nous

allons réaliser des petits programmes et tu les vendras. J'ai toujours rêvé d'une ouvreuse comme dans les grands théâtres. (*Un temps*). Naturellement, les pourboires seront pour toi. Ainsi, tu recevras un peu d'argent tout en préservant ta susceptibilité. Car je vous connais, ma femme et toi, vous êtes fières. De temps en temps, tu pourras garder les petits. Je suis sûr qu'ils adoreront leur grand-mère.

Carole. Je rêve ! Avec des abbés Pierre comme toi, il n'y a plus besoin d'affameurs. En tout cas, je vais te rassurer. Je ne serai pas une belle-mère encombrante. Même si mon mari va en prison, ma fille et moi avons encore assez d'argent pour acheter dix fois ton théâtre. Pas trop déçu ?

Sylvio. Qu'elle soit riche ou pauvre, je m'en fous. Je l'aime pour elle.

Carole. (*Ironique*). Tu m'étonnes ?

Sylvio. Crois-tu vraiment que son argent m'attire ?

Dans la salle, Solenne parle à l'oreille de Jean-François et sort.

Carole. Non ! Uniquement son physique.

Sylvio. Je te le jure.

Carole. Un mec pauvre qui s'intéresse à une fille uniquement pour son argent est un salaud. Nous sommes d'accord ?

Sylvio. Oui !

Carole. Bien ! Regarde ton physique, regarde le sien et compare ! Maintenant adapte cette comparaison au raisonnement que tu fais concernant l'argent !

Sylvio. Oh !

Carole. Ah !

Sylvio. Je suis si pauvre que ça ? Enfin, qu'est-ce qu'il me manque ?

Carole. À toi, rien ! À elle, beaucoup.

Sylvio. Quoi ?

Carole. 20 ans !

Carole. Ma fille aussi sera en pleine forme à 42 ans. Tu en auras 66.

Sylvio. Avec l'âge, tu deviens terre-à-terre.

Carole. Voilà ce qui nous différencie !

Sylvio. Qu'elle décide ! Si elle désire m'épouser, tu ne peux pas l'en empêcher. Tu ne peux pas t'opposer au bonheur de ta fille pour une question d'âge. (*Un temps, solennel*). Carole, si Solenne veut m'épouser, tu ne t'y opposeras pas ?

Carole. (*Commençant à se demander si sa fille n'aurait pas un béguin pour Sylvio*). Non, bien sûr ! Mais il m'étonnerait qu'elle...

Sylvio. (*L'interrompant*). Moi, l'inverse m'étonnerait. Tu verrais sa façon de me regarder. Le désir brûle ses yeux. Un homme mûr sait voir ce genre de chose.

Jean-François. (*De la salle*). Pour une fois l'homme mûr se trompe.

Sylvio. Quoi ?

Jean-François. Elle n'a aucune envie de t'épouser. Nous avons écouté votre conversation et elle partage l'avis de sa maman.

Sylvio. Mais, c'est un moulin, ici ! Il n'y a donc pas moyen d'avoir une conversation sans que tout le monde entende.

Jean-François. Ce n'est pas un moulin, c'est un théâtre. Tu n'étais pas au courant ?

Jean-François monte sur scène.

Sylvio. Elle ne pouvait pas me le dire elle-même ?

Jean-François. Elle est jeune et sensible. Tonton, tonton Jean-François est là pour les commissions délicates.

Carole. Je vais aller la rejoindre ! Et (*à Sylvio*) elle continue à jouer ?

Sylvio. Évidemment !

Carole sort.

L'apprendre comme ça ! Comment veux-tu qu'elle dise oui ?

Jean-François. C'était perdu d'avance !

Sylvio. N'empêche que j'aurais aimé avoir ma chance !

Jean-François. T'es triste ?

Sylvio. Tu n'as pas été très sympa !

Jean-François. Oh !

Sylvio. Se mettre dans la salle pour écouter.

Jean-François. J'avais compris que Carole voulait m'écarter. Je voulais en connaître la raison. J'ai prié la petite d'aller m'acheter un bic et je suis revenu dans la salle.

Sylvio. Donc, tu sais ?

Jean-François. Oui ! J'ai vu que tu as signé sans lire. J'aurais fait pareil.

Sylvio. Nous sommes propriétaires du théâtre.

Jean-François. Il est à nous.

Sylvio. Ce n'est pas très légal. Mais, il est à nous.

Jean-François. La légalité, je m'en fous. De toute façon, même en prison, j'aurai le temps d'écrire.

Sylvio. Quand Solenne est-elle arrivée ?

Jean-François. Elle devait avoir envie d'entendre aussi car elle est revenue tout de suite. (*Un temps*). Vivre dans un théâtre, c'est bien, mais pour la discrétion...

Sylvio. Quand je commençais à décrire l'amour qu'elle suscite en moi, tu aurais pu manifester ta présence.

Jean-François. Comment peux-tu demander à un auteur dramatique de louper une telle tension dramaturgique ? (*Un temps, pour se faire pardonner*). Je t'offre une revanche. Tu promets de ne pas intervenir ? Je vais déclarer ma flamme à Sonia et t'autorise à assister discrètement à la scène. Puisse mon succès ne pas te faire trop souffrir !

Sylvio. Toi et Sonia ?

Jean-François. Ce sera plus facile. Nous avons le même âge. Va t'asseoir, je sens son arrivée.

Jean-François se fait une beauté et Sylvio va dans la salle.

Scène 5

Sonia. (*Entrant*). Les autres sont partis ?

Jean-François. (*Hypocrite*). Sonia ! Si je m'attendais...

Sonia. (*Du ton de celle qui n'a pas envie de rester seule avec Jean-François*). Les autres sont partis ?

Jean-François. (*Dragueur*). Ils ont dû vouloir nous laisser seuls.

Sonia. (*Voulant sortir*). Je vais les chercher !

Jean-François. Non, assieds-toi ! J'ai envie de te parler d'une nouvelle pièce que je t'ai écrite.

Sonia. Encore ! C'est la 3^{ème} en une semaine.

Jean-François. Celle-ci est différente. Les autres étaient des pièces passionnées écrites dans le feu de l'action. Celle-ci raconte l'histoire d'une longue et tendre amitié entre un homme et une femme.

Sonia. (*Ironique*). Ce doit être difficile à écrire !

Jean-François. (*Racontant*). Ils se connaissent depuis...

Sonia. (*Le voyant venir*). 20 ans !

Jean-François. À peu près. Ils éprouvaient une énorme estime l'un pour l'autre, mais s'étaient toujours regardés comme des gens du même sexe. Enfin, ils se regardaient comme les gens du même sexe se regardent quand ils ne sont pas homosexuels.

Sonia. En copains.

Jean-François. Voilà ! (*Lui lançant un regard d'approbation*). C'est exactement ça ! Puis, tout à coup, au 2^{ème} acte, l'homme se dit : « mais, ma parole : c'est une femme ».

Sonia. Comme ça !

Jean-François. Il l'a aperçue sous un certain angle.

Sonia. (*Prenant la position qu'elle avait quand il la massait*). Un angle qui ressemblait à ça ?

Jean-François. Il découvre alors sa beauté...

Sonia. (*L'interrompant*). La fin ?

Jean-François. Ils se marient. (*Un temps*). Qu'en penses-tu ?

Sonia. La fin ? Écris la pièce d'un trait. Tu verras. À la fin, la femme dit non.

Jean-François. Tu crois ?

Sonia. L'intensité dramatique serait plus forte.

Jean-François. Je ne crois pas.

Long silence.

Tu n'as peut-être pas compris le message que je voulais te faire passer.

Sonia. Non, c'est toi qui n'as pas compris ma réponse.

Jean-François. (*Comprenant*). Ah, tu...

Sonia. Oui !

Jean-François. (*N'en pensant pas un mot*). Tu peux me parler franchement.

Sonia. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

Jean-François. Commence par la bonne !

Sonia. Je commence par la mauvaise. Jean-François, je suis très heureuse célibataire.

Jean-François. Tu ne voudrais faire une petite exception ?

Sonia. Non !

Jean-François. Pourquoi ? Nous nous connaissons, nous faisons le même métier, nous avons le même âge.

Sonia. Justement parce que nous nous connaissons, que nous faisons le même métier et que nous avons le même âge.

Jean-François. Selon toi, avoir le même âge...

Sonia. Est une garantie de monotonie.

Jean-François. Vous n'êtes pas simples, vous les femmes.

Sonia. (*Lui annonçant la bonne nouvelle sans en avoir l'air*). De plus, je ne couche jamais avec mes auteurs.

Jean-François. (*Continuant sa pensée sans entendre*). Sylvio est trop vieux, moi j'ai le même âge...

Sonia. (*Insistant*). Je répète : je ne couche jamais avec mes auteurs.

Jean-François. Je nous aurais bien vus tous les deux.

Sonia. Tu m'écoutes ?

Jean-François. Oui, tu ne couches jamais avec tes... (*Comprenant*). Tu parles de ma pièce ?

Sonia. La première !

Jean-François. Je l'ai pondue en une nuit. J'avais ta photo sur mon bureau.

Sonia. Évite de le dire !

Jean-François. Que j'avais ta photo sur mon bureau ?

Sonia. Non, que tu l'as écrite en une nuit. J'ai déjà informé le directeur qu'elle t'avait demandé 2 ans de recherche et 6 mois d'écriture à plein temps...

Jean-François. (*Pensant qu'il n'a jamais mis tant de temps pour écrire une pièce*). 6 mois ?

Sonia. Pour qu'un directeur apprécie une pièce, c'est le minimum syndical.

Jean-François. Quel directeur ?

Sonia. Celui des Variations. Théâtre où je ferai ma rentrée en janvier dans ta pièce. (*Un temps*). Par contre, il trouve que mon prénom ferait un beau titre. (*Un temps*). Qu'en penses-tu ?

Jean-François. Depuis le temps que j'attends ce moment. Combien de places ce théâtre ?

Sonia. Deux mille ! Ne t'inquiète pas, je le remplirai.

Jean-François. (*Fou de joie*). Génial !

Sonia. (*Pour elle-même*). Finalement, c'est facilement consolable, un homme. (*Un temps*). Crois-tu que Sylvio m'en voudra ?

Jean-François. De quoi ?

Sonia. De lui piquer son auteur.

Jean-François. (*Pensant qu'il est dans la salle*). Oh non, il n'est pas comme ça.

Arrivée de Painnoir.

Painnoir. Sylvio n'est pas là ?

Sonia. Je vous laisse.

Elle sort.

Scène 6

Painnoir. (*La regardant partir*). Décidément, elle ne m'aime pas.

Jean-François. Je te préviens. Si tu en dis du mal, je te casse la gueule.

Painnoir. Alors, je te laisse.

Jean-François. Des promesses !

Painnoir. Je cherche Sylvio.

Sylvio. (*De la salle*). Je suis là.

Il monte sur la scène.

Painnoir. (*Fier*). Je suis écrivain.

Jean-François. (*Ironique*). Les sourds ne connaissent pas leur chance !

Painnoir. (*Répondant à Jean-François*). J'ai un éditeur. Si j'ai un éditeur, je suis un écrivain. (*Expliquant*). Un éditeur m'a commandé un ouvrage théorique sur l'expérience de l'Étrange Théâtre. (*À Sylvio*). Je voudrais les DVD des spectacles.

Sylvio. (*Pas content*). Quoi ?

Painnoir. Oui ! Un éditeur aimerait étudier scientifiquement ce lieu qui existe en dehors des médias. (*Un temps*). Il s'est adressé à moi car il sait que j'ai une bonne plume et que je vous connais bien. (*Un temps*). Je voudrais que tu m'aides en me donnant les DVD des spectacles. Sylvio, notre amitié n'a jamais été simple. Nos génies réciproques nous ont construit une sorte de carapace. (*Un temps, touchant parce que sincère*). Tu ne peux pas me refuser ça ! Voilà 20 ans que tu joues tous les soirs. Moi j'écris des articles dans un journal que les gens achètent parce qu'il parle de courses de chevaux. Avec ce livre édité, je pourrai enfin être pris au sérieux et pénétrer certains milieux.

Sylvio. (*Négatif*). Tu vas dire du mal de nous.

Painnoir. Non !

Sylvio. Je n'ai pas confiance.

Painnoir. De toute façon, l'éditeur a exigé que tu signes toutes les pages, histoire d'éviter tout procès. (*Un temps*). Tu changeras ce que tu voudras.

Sylvio. Tout à coup, ma confiance augmente. (*Un temps*). Demain, je te donnerai une copie.

Painnoir. Merci !

Il sort.

Jean-François. Pourquoi ? Il va nous pondre un truc intello.

Sylvio. Je veillerai à le rendre compréhensible. Il ne peut pas nous faire de tort.

Jean-François. *(Un peu mal à l'aise car il va être joué ailleurs).* Je vais voir s'il a bien fermé la porte !

Jean-François sort. Sylvio reste seul en scène. Il semble songeur. Sonia arrive sans qu'il ne la voie. Elle l'observe.

Sonia. *(Pensant à sa conversation avec Jean-François).* Il t'a dit ?

Sylvio. Non, mais j'ai entendu ! *(Un temps).* C'est un théâtre ici, on entend tout.

Sonia. Tu m'en veux ?

Sylvio. Pourquoi ne pas jouer sa pièce ici ?

Sonia. C'est trop petit. Il nous faudrait deux ans pour la rentabiliser. Je n'ai que quatre mois de libre avant mon prochain tournage.

Sylvio. La réalité est cruelle.

Sonia. Je peux t'imposer dans un rôle !

Sylvio. Je préfère jouer chez moi. Après tout, je suis propriétaire des murs.

Sonia. C'est vrai ?

Sylvio. J'ai signé tout à l'heure.

Sonia. Félicitations ! Si un jour tu avais des problèmes d'argent...

Sylvio. Je t'appellerais.

Sonia. J'y compte bien. Tu vois, même si je n'y joue pas, je pense tellement à ce petit théâtre que s'il n'existait plus, j'aurais l'impression que ma carrière s'arrêterait. Chaque fois que j'ai douté, que j'ai eu un coup dur, il m'a suffi de ressortir les photos, de revoir un DVD et je repartais de plus belle. C'est le cas de tous ceux qui sont passés ici. *(Un temps).* Je voulais que tu le saches.

Sylvio. Faites-moi confiance ! Il sera toujours là, mon étrange théâtre.

Jean-François. *(Entrant).* Tiens, les rôles ont changé. Vous vous souvenez ? Il y a 20 ans, Sylvio et moi, nous étions assis ici. Je disais :

Sylvio. Il est vraiment petit notre théâtre.

Jean-François. Il ne nous rendra jamais riches ni célèbres.

Sonia. Mais, nous y sommes chez nous.

L'ÉTRANGE THÉÂTRE
III
CINQUANTE ANS

Comédie
De
Bernard FRIPIAT

À Sylvio Pirrera

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS
b.fripiat@noos.fr
Tél. : 06.59.51.85.73.
<http://www.orthogaffe.com/>
Dépôt : SABAM (Belgique)
(00 32 2 286 82 11) unisono@sabam.be
Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

PROLOGUE

Le décor représente la scène de l'Étrange théâtre. Sylvio, 70 ans, parle au téléphone, très en colère.

Sylvio. *(Au téléphone).* Eh bien, si vous voulez partir, partez ! À l'Étrange théâtre, nous n'avons jamais viré personne, mais nous n'avons jamais empêché personne de partir. Nos portes sont grandes ouvertes. Allez jouer les pièces au Variétou puisque vous aimez les grands théâtres et qu'ici, c'est trop petit ! Ainsi, vous goûterez la liberté des grands théâtres. Si le directeur vous fait signer un contrat, ne vous étonnez pas ! Seul l'Étrange théâtre fait confiance aux gens sur parole. *(Un temps).* Comment ? Pour le 50^{ème} anniversaire. Il est bien temps d'y songer ! Je trouverai quelque chose. Allez, il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte. Je vous souhaite une bonne et longue carrière. Adieu !

Anne arrive du fond de la salle.

Il y a quelqu'un ? Décidément, c'est un moulin ici ! S'il y a quelqu'un, montrez-vous !

Anne. Bonjour, Monsieur !

Sylvio. Que me voulez-vous ?

Anne. Juste vous parler !

Sylvio. Vous tombez mal !

Anne. *(En jolie fille sûre de son physique).* Pourquoi ? Racontez-moi ça !

Sylvio. *(Choqué).* Comment ?

Anne. Oui ! Vous dites que je tombe mal. Je vous demande de me raconter ça. *(Un temps).* C'est un bon début pour une entame de dialogue, non ?

Sylvio. *(Se disant qu'il accepte de parler).* Au point où j'en suis ! *(Un temps).* Je viens de perdre toute ma troupe d'un seul coup.

Anne. *(Montant sur la scène).* Alors, je ne tombe pas si mal que ça !

Sylvio. Que voulez-vous ?

Anne. Faire du théâtre.

Sylvio. Et vous trouvez l'endroit idéal pour démarrer ?

Anne. Oui !

Sylvio. Car nous donnons leur chance aux débutants ?

Anne. Oui !

Sylvio. Car nous ignorons les pistons et les combines ?

Anne. Oui !

Sylvio. De plus, la salle est petite *(un temps)* si on se plante, personne ne le voit ?

Anne. Oui !

Sylvio. Si nous avons du talent, il pourra se développer ici sans risque ?

Anne. Oui !

Sylvio. Comme, en plus, nous ne signons pas de contrat, nous pouvons partir si une belle occasion se présente ?

Anne. Voilà !

Sylvio. Désolé ! Il arrive un âge où le rôle de pigeon ne vous convient plus.

Anne. Vous n'avez pas vu que je vous taquinai ?

Sylvio. Vous appelez taquinerie le fait de dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas.

Anne. Je suis peut-être une bonne comédienne.

Sylvio. Je m'en fous !

Anne. Pardon ?

Sylvio. Et je me fous de vos pardons, également.

Anne. Vous n'êtes pas gentil.

Sylvio. Il ne fallait pas venir aujourd'hui. Si vous voulez faire du théâtre, pourquoi ne demandez-vous pas à votre professeur ?

Anne. *(Pensant qu'elle aurait voulu que ce soit lui son professeur).* Mon professeur s'en fout !

Sylvio. *(Amusé).* Lui aussi ! Vous devez provoquer cette réaction.

Anne. Vous croyez ?

Sylvio. En général, donner des cours de théâtre permet de les connaître

Anne. *(Le regardant).* Mon professeur s'en fout avant même de m'avoir donné des cours.

Sylvio. *(Comprenant).* C'est moi ?

Anne. Adieu, professeur.

Elle fait semblant de partir.

Sylvio. Attendez ! *(Un temps).* Vous voudriez que je vous donne des cours de théâtre ?

Anne. Comment avez-vous deviné ?

Sylvio. *(S'excusant).* Désolé, j'étais un peu nerveux aujourd'hui.

Anne. Me donnerez-vous des cours de théâtre ?

Sylvio. Pas encore, mais ...

Anne. Mais ?

Sylvio. Ben !

Anne. *(Allumeuse).* Vous me voulez bien comme élève ?

Sylvio. Comme élève, certainement pas ! *(Songeur).* Par contre, comme partenaire...

Anne. *(Pensant « je croyais que vous ne vouliez pas aider »).* Mais vous ...

Sylvio. Je ne veux pas être pigeon. Par contre, éviter à une comédienne les cours redondants, les auditions humiliantes, la faire monter sur scène, lui apprendre son métier.

Anne. Je n'ai jamais joué.

Sylvio. Ça viendra en jouant. *(Un temps, ayant pris sa décision).* De toute façon, nous n'avons pas le temps. Les 50 ans de l'Étrange théâtre sont dans 20 jours et nous devons monter une pièce.

Anne. (*Effrayée*). 20 jours ?

Sylvio. (*Pensant tout seul*). J'en ai une à deux personnages. Il y a 40 ans, le public l'avait bien aimée

Anne. Quel est mon rôle ?

Sylvio. (*Pensant tout seul*). Nous serons seuls sur scène. Si vous vous trompez, je vous rattraperai.

Anne. Quel est mon rôle ?

Sylvio. (*Pensant tout seul, sans l'entendre*). Certes, elle comprend un monologue féminin. De la coulisse, je vous le soufflerai.

Anne. Quel est mon rôle ?

Sylvio. Votre rôle ?

Anne. Oui, je joue qui ?

Sylvio. Ma petite copine ! (*Un temps*). Ça vous gêne ?

Anne. Pas du tout !

Sylvio. Actuellement, vous me voyez non maquillé. Sur scène, je parais beaucoup plus jeune. Un jour, j'ai affirmé à un journaliste que j'avais 55 ans et il m'a cru. Il l'a même écrit.

Anne. (*Pensant à l'énormité du chiffre*). 55 ans ?

Sylvio. Oui, il m'a rajeuni de 15 ans d'une traite. Et je n'avais fait aucun effort de rajeunissement. Alors, vous imaginez. (*Un silence*). Quel âge avez-vous ?

Anne. 20 ans.

Sylvio. (*Surpris*). Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous vieillisse un peu ?

Anne. Non !

Sylvio. Dans la pièce de Jean-François, les personnages ont 24 ans. C'était l'âge de Sonia Bravi quand nous avons créé la pièce. De toute façon, ici, nous faisons ce que nous voulons.

Anne. (*Heureuse*). Si on m'avait dit qu'un jour, je fêterai les 50 ans de l'Étrange théâtre.

Sylvio. Et à moi donc ?

Anne. Sonia Bravi et Jean-François Dugeon seront dans la salle ?

Sylvio. Non ! Elle n'est jamais libre. Jean-François et moi, nous sommes disputés.

Anne. Dommage !

Sylvio. C'est la vie ! Où dormez-vous ?

Anne. (*Que la question surprend*). Chez moi !

Sylvio. Nous devons êtres prêts en 20 jours. L'idéal serait que vous dormiez ici.

Anne. Ici ?

Sylvio. Ça vous dérange ?

Anne. (*Taquine*). Au contraire...

ACTE 1

Scène 1

La scène de l'Étrange théâtre ! Anne joue la fin d'une pièce. Elle est debout et Sylvio chante le petit navire.

Anne. Ça ira peut-être mieux avec des gargouillis.

Elle lui donne un verre d'eau et il essaye de chanter le petit navire en faisant des gargouillis.

Gérard, tu mourras idiot.

On entend des applaudissements, ils saluent. On les retrouve après, derrière le rideau.

Scène 2

Sylvio. Alors, mon cœur ! Tu as aimé ?

Anne. C'était génial !

Sylvio. Embrasse-moi !

Ils s'embrassent. Carole arrive.

Carole. Oh ! Pardon !

Sylvio. Non, entre que je vous présente ! Anne, je te présente Carole Bossdure, une très vieille amie.

Carole. *(N'appréciant pas qu'on parle de son âge).* Très vieille amie, n'exagérons rien !

Sylvio. Je te signale que tu étais là, à la création de l'Étrange théâtre.

Carole. Oui !

Anne. *(Épatée).* Vous jouiez à la première ?

Carole. *(Insistant sur le très).* J'étais très très jeune...

Sylvio. Tu jouais la bonne.

Carole. *(Laisant croire qu'elle a joué le rôle d'une enfant).* Une bonne enfant ! *(À Anne).* Il a songé à me présenter, mais par contre, il vous a oubliée.

Anne. *(Songeuse).* Vous deviez vivre une époque formidable !

Carole. *(Lui demandant son nom).* Mademoiselle ?

Anne. J'aurais tellement aimé connaître cette époque !

Carole. *(Énervée à Sylvio).* Bon, elle s'appelle comment ?

Sylvio. Oui, j'oubliais ! Je ne sais plus où j'ai la tête, en ce moment. Carole, je te présente, Anne : la femme de ma vie.

Anne. Très heureuse de vous rencontrer.

Carole. Tout le plaisir est pour moi.

Anne. Mamour, je peux aller dans l'entrée. Mes parents doivent m'attendre.

Sylvio. Je t'en prie, mon cœur.

Anne. À tout de suite, Mamour. (*À Carole*). Madame.

Elle sort par la salle. Il lui fait des petits signes.

Scène 3

Carole. Elle a quel âge ?

Sylvio. (*Heureux*). Nous avons 20 ans. (*Un temps*). Qu'y a-t-il ? (*Un temps*). Tu ne vas pas encore me dire que je suis trop vieux.

Carole. Non ! (*Un temps, quand même intriguée*). Tu as quel âge ?

Sylvio. (*Taquin*). Le même que toi !

Carole. Impossible.

Sylvio. Si !

Carole. (*Ne connaissant pas le chiffre*). Je ne suis pas plus avancée.

Sylvio. (*Étonné*). Tu ne connais pas ton âge ?

Carole. Je ne retiens que celui que je donne, l'autre je l'ai oublié.

Sylvio. Je vais te le rappeler dans le creux de l'oreille.

Il lui parle à l'oreille.

Carole. (*Consternée d'avoir dépassé la soixantaine*). Oh putain ! Ce n'est pas possible ?

Sylvio. Nous venons de fêter les 50 ans de l'Étrange théâtre.

Carole. Nous ne devrions jamais fêter les anniversaires.

Sylvio. (*Pensant aux autres*). Tu as des nouvelles ?

Carole. Jean-François est venu chez moi la semaine passée.

Sylvio. Grand bien lui fasse !

Carole. Il était très triste de ne pas être invité.

Sylvio. Quand on n'invite pas les autres, il ne faut pas s'étonner que les autres ne vous invitent pas.

Carole. Je ne comprends pas.

Sylvio. Quand il a été élu à l'Académie, il ne m'a pas invité.

Carole. Moi non plus !

Sylvio. Même Painnoir y était.

Carole. Je t'accorde que ce n'est pas sympa !

Sylvio. Voilà !

Carole. De là à se disputer.

Sylvio. Je ne me suis pas disputé. Je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. C'est tout !

Anne revient.

Anne. Mamour ? ... Mamour ?

Carole. Mamour, on t'appelle.

Sylvio. Oui, mon cœur !

Anne. Tu peux venir que je te présente à mes parents.

Carole. Je demande quel âge ils ont, ses parents ! Le père doit avoir l'âge d'être son fils, la mère aussi

Sylvio. J'arrive ...

Il sort par la salle. Carole se promène et se souvient.

Scène 4

Laurent. *(De la salle).* Mami ?

Carole. Tu es là, toi ! Je t'avais perdu.

Laurent. Je m'étais caché.

Carole. Difficile de te présenter si tu te caches.

Laurent. J'avais le trac.

Carole. Si tu veux être comédien, tu devras t'habituer à le vaincre.

Laurent. Tu m'en veux, Mami ?

Carole. Arrête de m'appeler Mami. *(Un temps).* Il va revenir, je te présenterai.

Laurent monte sur la scène. Sylvio revient.

Scène 5

Sylvio. *(Fâché).* S'ils n'aiment pas le théâtre, qu'ils ne viennent pas.

Carole. Sylvio !

Sylvio. *(Sans entendre Carole).* Pourquoi faut-il toujours que des cons gâchent votre plaisir ?

Il monte sur scène.

Carole. Sylvio, je te présente Laurent. Le fils de Solenne.

Sylvio. Ton petit-fils ?

Carole. *(Appréciant mal d'être grand-mère).* Non, le fils de Solenne.

Sylvio. *(Insistant lourdement).* Solenne, ta fille.

Carole. Bon, tu n'es pas obligé d'insister.

Sylvio. *(À Laurent).* Bonjour, jeune homme !

Laurent. Bonjour, Monsieur et bravo pour le spectacle ! C'était génial.

Sylvio. Vous avez raison ! Moi-même, je ne suis pas mécontent.

Carole. Il n'ose pas te le dire, mais il aimerait faire du théâtre.

Sylvio. Ah bon ! *(Pensant à Solenne).* C'est dans la famille !

Carole. Pardon ?

Sylvio. Non rien ! Excusez-moi, jeune homme. Mais des cons m'ont mis de mauvaise humeur.

Scène 6

Anne arrive.

Anne. Mamour, Mamour, excuse mes parents ! Je ne sais pas ce qui leur a pris.

Sylvio. Moi non plus ! (*Prenant les autres à témoin*). Leur fille débute et ils critiquent le spectacle.

Anne. Je ne comprends pas. Ils m'avaient dit qu'ils avaient aimé.

Carole. (*Devinant*). Que lui reproche-t-il ?

Sylvio. Notre relation amoureuse ne leur semblait pas crédible. D'abord, ils m'ont posé la question. Je leur ai fait remarquer que nous étions ensemble dans la vie et que ça ne choquait personne. À ce moment, ils ont lâché : « nous, ça nous choque » et ils sont partis en hurlant « quelle soirée ! ».

Anne. Je ne leur avais pas dit que nous étions ensemble. Si, chaque fois que j'ai un petit copain, je dois les prévenir...

Sylvio. Chérie, je suis quand même plus qu'un petit copain.

Anne. Mais oui, Mamour ! Toi, t'es mon grand copain. Je plaisante. (*À Laurent*). Bonjour ! Qui c'est ?

Carole. C'est mon...

Sylvio. (*L'interrompant*). Quelqu'un de la famille de Carole qui veut faire du théâtre.

Visiblement, Sylvio voit un rival.

Anne. (*Sincère*). C'est bien ça !

Sylvio. Oui ! Mais il devra beaucoup travailler. On ne s'improvise pas comédien.

Anne. C'est sûr. Mais Mamour vous apprendra, hein Mamour ?

Sylvio. (*Malgré lui*). Bien sûr !

Anne. Donne-lui un rendez-vous !

Sylvio. Demain, cinq heures !

ACTE 2

Scène 1

Laurent est sur scène et tente la tirade des nez. Sylvio est dans la salle et gueule.

Laurent. Si j'avais un tel nez, Monsieur, il...

Sylvio. (*L'interrompant*). Non ! Ce n'est pas ça, recommence !

Laurent. Si j'avais un tel nez,

Sylvio. (*L'interrompant*). Non ! Pense à ce que tu dis, tu récites.

Laurent. Mais, je pense...

Sylvio. Non, tu ne penses pas ! Quand tu dis, si j'avais un tel nez, tu dois te voir avec ce nez et, à ce moment, le public le verra aussi et il y croira. Car le public ne croit que ce qu'il voit. Et là, il ne voit rien...

Laurent. Je ne pourrais pas apprendre le théâtre avec une autre pièce ?

Sylvio. Ça changerait quoi ?

Laurent. Je serais plus à l'aise. Voilà cent fois que je répète la même phrase...

Anne. (*Entrant*). C'est vrai, Mamour, il va finir par la connaître par cœur.

Sylvio. Il la répétera tant qu'il ne la dira pas juste.

Anne. (*Du ton de celle que la phrase barbe*). Si j'avais un tel nez, Monsieur, il faudrait sur le champ que je me l'amputasse.

Sylvio. (*Comme si elle avait remarquablement joué*). Eh bien, voilà ! Voilà ! Ce n'est pas difficile quand on a du talent.

Laurent. Vous n'êtes pas juste.

Sylvio. Le talent est injuste, qu'y puis-je ?

Anne. Nous devrions la dire en play-back !

Elle se met derrière Laurent. Il articule et elle dit le texte.

Sylvio. C'est malin ! Allez, un peu de sérieux.

Laurent. La première fois, vous aviez dit que j'étais juste.

Sylvio. La première fois, tout le monde est juste. Le métier de comédien ne consiste pas à bien dire « madame est servie ». Tout le monde sait le dire « Madame est servie ». Le métier que je vous apprends consiste à dire cent fois de suite « madame est servie » en pensant, à chaque fois, qu'il faut que madame soit bien servie s'il joue un bon domestique. S'il est un mauvais serviteur, il pensera qu'il se moque du service de madame et dira (*jouant*) « Madame est servie ». Et tous les soirs, le public, grâce à son « Madame est servie » saura quel domestique il est. (*Un temps*). Recommence !

Anne et Laurent. (*De conserve et complices*). Madame est servie.

Sylvio. Décidément, vous ne serez jamais sérieux.

Il monte sur scène. Laurent veut l'aider, il le repousse.

Anne. Mamour, tu es fâché ?

Sylvio. Sur lui, oui ! Toi, tu as du talent, tu peux t'amuser. (*Levant les bras au ciel*). Mais lui !

Anne. Il va progresser !

Laurent. J'ai tellement entendu parler de cet endroit que je suis impressionné.

Sylvio. (*Incrédule*). Impressionné !

Anne. C'est vrai qu'il est impressionnant !

Sylvio. (*Flatté*). Vraiment ?

Anne. Tu es trop habitué, Mamour !

Laurent. Vous n'avez jamais été impressionné. Cet endroit, c'est vous qui l'avez fait.

Sylvio. Tu crois qu'il ne m'impressionne pas, parce que je l'ai créé.

Laurent sort une affiche d'un sac.

Laurent. À propos, j'ai retrouvé dans un coffre qui appartenait à mon grand-père

Il lui montre l'affiche.

Je me suis dit que ça vous ferait plaisir.

Anne. C'est quoi ?

Sylvio. (*La larme à l'œil*). Notre première affiche.

Anne. Phèdre ?

Sylvio. Nous ne l'avons pas vraiment jouée comme prévu. (*À Laurent*). Tu connais l'histoire ?

Laurent. On me l'a racontée cent fois.

Anne. Moi, je ne la connais pas.

Sylvio. Je te la raconterai un jour.

Anne. Quand ?

Sylvio. Un jour où je serai tellement heureux que la nostalgie ne pourra pas m'atteindre.

Anne. Pas maintenant, alors ?

Sylvio. (*Pensant qu'il est au bord des larmes*). L'affiche suffit pour une journée.

Anne. Mamour, ça te plairait de les revoir ici tous en même temps ?

Sylvio. Peut-être mais ils sont très occupés. Je parle de ceux qui ne sont pas morts.

Laurent. Vous pensez à mon grand-père ?

Sylvio. (*Nostalgique*). Il n'est resté que six mois, le temps d'une pièce. Nous devons notre succès à sa naïveté et notre durée à sa gentillesse. Je l'aimais bien ton grand-père.

Anne. J'ai une idée géniale.

Sylvio. Présentée comme ça, il est difficile de résister.

Anne. Oh ! Mamour, tu dois dire oui.

Sylvio. Il faudrait que je la connaisse d'abord.

Anne. Une idée géniale, on l'accepte sans la connaître !

Sylvio. Tu en as de bonnes !

Anne. Tu me trouves idiote ?

Sylvio. Non !

Anne. (*Vexée*). Si !

Sylvio. Pourquoi dis-tu ça ?

Anne. Si tu ne me crois pas capable de repérer une idée géniale, tu me prends pour une idiote.

Sylvio. Je n'ai jamais dit que je ne te croyais pas capable d'avoir une idée géniale. Seulement,

Anne. (*L'interrompant*). Seulement, Monsieur a l'habitude de repousser les idées géniales.

Sylvio. Je n'ai pas dit ça !

Anne. Alors, c'est oui ?

Sylvio. (*Cédant*). Oui !

Anne. Je t'adore, Mamour.

Sylvio. Parfois, je me demande si tu ne me manipules pas un peu.

Anne. Tu as joué combien de pièces, Mamour ?

Sylvio. 312 !

Anne. Combien de représentations ?

Sylvio. 12.749 et 912 fois devant une salle pleine.

Anne. Comment veux-tu qu'un homme de ton expérience puisse se faire manipuler par une petite crevette comme moi.

Sylvio. C'est un argument ! (*Un temps*). Alors, cette idée, c'est quoi ?

Anne. Je te la dirai si tu me fais un petit plaisir.

Sylvio. Un petit plaisir ?

Anne. D'aller me chercher une tarte aux fraises.

Sylvio. Encore ?

Anne. Je te le jure ! Dès que j'aurai mon permis de conduire, j'irai moi-même.

Sylvio. (*Montrant Laurent*). Et mon cours ?

Laurent. Ne vous dérangez pas pour moi !

Anne. Je vais lui faire travailler sa tirade. Quand tu reviendras, (*faisant allusion à l'étonnement*) tu n'en reviendras pas.

Sylvio. Et tu me diras ton idée ?

Anne. En mangeant la tarte pendant qu'il dira sa tirade.

Sylvio. Tu m'en feras voir !

Anne. Oh Mamour, tu n'es pas gentil.

Sylvio. Je plaisante.

Anne. (*Rassurée*). Ah ! Va vite !

Elle lui donne un bisou sur le front et il sort par la salle.

Anne. Alors, cette tirade ?

Laurent. *(Qui en a marre).* Non !

Anne. *(Autoritaire).* Si ! *(L'entraînant).* Si j'avais un tel nez...

Sylvio se trouve au fond de la salle.

Sylvio. Avec l'intention !

Anne. *(À Laurent).* Allez, ne vous laissez pas distraire !

Sylvio sort définitivement.

Anne. Si j'avais un tel nez...

Scène 2

Elle regarde dans la salle, fait signe à Laurent de parler. Elle court jusqu'à la porte, vérifie que Sylvio est bien parti et revient en courant. Pendant ce temps...

Laurent. Si j'avais un tel nez...

Anne. Non ! On recommence !

Laurent. Si j'avais un tel nez ...

Anne. Non, ce n'est toujours pas ça !

Elle remonte sur scène et fonce vers Laurent.

Anne. Si j'avais un tel nez, il faudrait sur le champ que je me l'amputasse.

Elle saute sur Laurent à califourchon.

Tu m'aimes ?

Elle l'embrasse. Il tire un peu la tête.

Qu'y a-t-il ?

Laurent. Nous ne sommes pas sympas !

Anne. Quel est le but dans la vie ?

Laurent. Ben !

Anne. Être heureux ! Je n'en connais pas d'autres ! Franchement, tu le trouves malheureux ?

Laurent. Non !

Anne. Ton rêve n'est-il pas de faire du théâtre ?

Laurent. Si !

Anne. Lui, il a toujours rêvé de sortir avec une petite jeune. Je réalise son rêve et ce cadeau le met de bonne humeur. Bonne humeur qui lui permettra de te faire réaliser ton rêve de faire du théâtre.

Laurent. Et toi ?

Anne. Moi ! Comme je fais le bonheur de tout le monde, je mérite bien une petite compensation. Tu fais mon bonheur, je fais le sien et il fait le tien. Elle n'est pas géniale la vie !

ACTE 3

Scène 1

La scène de l'Étrange théâtre est un peu transformée. Un lit se trouve au milieu de la scène. Sylvio s'y trouve couché.

Sylvio. Jamais, je n'aurais dû accepter cette comédie !

Anne. Oh Mamour ! Ton plus beau rôle.

Sylvio. Faire croire à mes amis que je suis mourant pour qu'ils accourent !

Laurent. Ça a marché ! Ils se sont tous mis en route dès que je les ai appelés.

Anne. Dire que je ne toucherai même pas de droits d'auteur.

Sylvio. En 50 ans, je crois que ce sera la 2^{ème} fois que nous nous trouverons tous réunis.

Anne. Tu vois que tu es content.

Sylvio. À certains moments, je suis content de les retrouver. À d'autres, je regrette de m'être lancé dans cette histoire.

Anne. Cela s'appelle le trac ! Mamour, en 50 ans, tu devrais y être habitué.

Laurent. Bizarre que vous ne soyez jamais réunis aux premières.

Sylvio. Je ne fais plus de premières depuis longtemps. Je joue pour un public qui nous est fidèle depuis 50 ans et qui se renouvelle lentement mais sûrement.

Anne. (*À Laurent*). Tu devrais savoir que Mamour n'aime pas le système.

Laurent. C'est vrai ?

Sylvio. Je me suis contenté de l'éviter et je ne l'ai jamais regretté.

Anne. Tout est prêt ! Plus qu'à les attendre. Au fait, je peux leur dire que nous sommes ensemble ?

Sylvio. (*L'idée lui plaît*). Ah oui ! Ça tu peux ! (*Un temps*). Au fait, Laurent, que leur as-tu dit que j'avais comme maladie ?

Laurent. Je suis resté vague.

Sylvio. Grave erreur ! Lorsque l'on ment, il faut toujours être précis. Enfin, on verra bien.

Anne. (*À Laurent*). Tu n'as oublié personne ?

Laurent. Non, j'ai suivi l'affiche.

Sylvio. (*Sursautant*). Tu n'as pas invité Painnoir, j'espère ?

Laurent. (*Comprenant mal*). Le metteur en scène ! Non, je ne l'ai pas oublié.

Sylvio. Mais quel con ! Je t'avais dit les comédiens. Je ne t'ai jamais parlé du metteur en scène.

Laurent. Dans le doute, je l'ai invité.

Sylvio. Quel con ! Les autres ne peuvent pas le piffer.

Laurent. Fallait me le dire !

Anne. C'est vrai, Mamour, il ne pouvait pas deviner.

Sylvio. Tu as l'air de tellement connaître notre histoire que j'ai cru que tu le savais.

Anne. C'est grave ?

Sylvio. Je suis censé mourir et je vais assister à une foire d'empoigne.

Anne. D'un autre côté, ça te changera les idées. Penser à autre chose t'aidera à oublier ta maladie.

Un temps, elle regarde les deux autres.

Ah oui, c'est vrai ! Tu n'es pas malade. Je suis tellement dans mon personnage.

Sylvio. Avec un peu de chance, il ne viendra pas.

Laurent. Je suis désolé !

Anne. Il t'a déjà pardonné. Hein, Mamour ?

Scène 2

Painnoir. *(De la salle).* J'arrive !

Laurent. *(Désolé).* C'est lui ?

Sylvio. *(Catastrophé).* Le premier !

Painnoir. *(Enthousiaste).* Je voulais être le premier à être là pour témoigner de ton courage, de ton abnégation. *(Sautant sur scène).* Où est-il le grand homme ? *(Regardant Sylvio dans son lit).* Ah mon Dieu, moi qui l'ai connu si dynamique, si brillant, si plein de vie... Je souffre de le voir ainsi. *(À Laurent).* Bonjour, jeune homme ! *(À Anne).* Bonjour, charmante enfant.

Anne. Bonjour, Monsieur !

Painnoir. Ah ! La jeunesse vient entourer la vieillesse finissante. Quel beau spectacle !

Il verse une larme.

Excusez mon émotion, mais ce tableau m'émeut. Je crois qu'il aurait aimé le voir.

Anne. *(Amusée).* Si nous prenions une photo pour lui montrer le tableau lorsqu'il aura un moment de lucidité ?

Painnoir. Excellente idée ! Prenez-moi en photo à côté du grand homme. Je l'utiliserai pour lui rendre hommage sur mon site Internet.

Anne va chercher un appareil.

Elle est charmante, cette petite. Qui est-ce ?

Laurent. La petite amie de Sylvio !

Painnoir. Comme c'est émouvant ! Son dernier amour ! *(Un temps).* Et vous ?

Laurent. Je suis son élève !

Painnoir. Mon Dieu, mais alors, vous allez vous retrouver sans maître. J'arrive pour soutenir l'agonie d'un ami et je me retrouve avec deux orphelins sur les bras. *(Un temps).* Enfin, pauvre Sylvio, nous lui devons bien ça !

Il tend une carte de visite à Laurent.

Tenez, jeune homme, voici ma carte personnelle. Appelez-moi ! Je vous introduirai dans ma classe et continuerai l'enseignement de notre pauvre ami.

Laurent. Merci, Monsieur !

Painnoir. Les élèves de ma classe m'appellent maître. Un hommage qu'ils estiment devoir me rendre. Adoptez cette tradition ! Elle facilitera votre intégration dans ma classe.

Laurent. *(Pas contrariant).* Bien maître !

Painnoir. Ce lieu est magique, les 20 premières années surtout. Je les ai décrites dans un ouvrage.

Laurent. Je sais, je l'ai lu.

Painnoir. *(Comblé).* Vous avez lu mon livre sur l'Étrange théâtre ?

Laurent. Oui !

Painnoir. Félicitations, vous avez de bonnes lectures. Mon premier ouvrage ! J'en ai écrit une vingtaine depuis que vous avez peut-être lus ?

Laurent. Non !

Painnoir. *(Déçu).* Vous devriez vous y mettre avant mon premier cours. Je vous donnerai les références. Ce livre sur l'Étrange théâtre est un peu faible. Sylvio m'avait prié de contrôler tout ce que j'écrivais. Je ne pouvais pas le lui refuser. Malgré ses faiblesses théoriques, cet ouvrage m'a permis d'intégrer l'université, de monter ma classe et de changer d'éditeur. *(Songeur, parlant pour lui mais soucieux d'être entendu).* Je me demande si je ne vais pas le reprendre de fond en comble. La mort de Sylvio sera peut-être une bonne occasion pour une réédition. Vous ne trouvez pas ?

Laurent. Je ne sais pas, maître.

Anne revient avec un appareil.

Painnoir. Et revoilà notre jeune amie...

Anne. *(Telle Sarah Bernhardt).* J'ai été un peu longue parce que j'ai dû verser une larme.

Painnoir. Que c'est beau ! *(À Sylvio).* Tu entends, Sylvio, elle est bien la petite. *(À Anne).* Prenez-moi en photo, mon enfant. Quelle belle image donnerons-nous ainsi aux générations à venir. Le grand homme mourant, à sa droite son fidèle complice et ami des jours difficiles et à sa gauche leur jeune disciple. Quel beau trio !

Anne prend la photo. Painnoir s'adresse à Laurent.

Jeune homme, voulez-vous me prendre avec Mademoiselle ?

Laurent prend l'appareil et Anne se met près du lit. Visiblement, Painnoir compte bien prendre la succession de Sylvio dans le lit d'Anne.

Un autre trio : la jeunesse qui a soutenu les derniers soubresauts du vieillard et qui va soutenir l'ami dans la peine. *(À Sylvio).* Je ne sais pas, Sylvio, ce que l'avenir nous réserve, mais cette photo sera toujours sur notre cheminée.

Anne. *(Montrant Laurent et elle).* Dites, pourriez-vous nous prendre en photo tous les trois ?

Painnoir. *(Contrarié).* Je ne crois pas qu'elle ait la même portée symbolique !

Anne. Si ! Il s'agira d'un troisième trio *(Pensant à leurs relations intimes).* Un peu plus classique.

Painnoir les prend en photo. Ils se donnent la main au-dessus du lit. On sonne.

Anne. Tiens, on a sonné ! (*À Laurent*). Pourquoi as-tu fermé ? Sylvio veut que ce soit toujours ouvert.

Ça sonne à répétition.

Painnoir. C'est moi ! J'ai fermé la porte derrière moi. Notre ami a accepté d'être dérangé toute sa vie. Je crois qu'il a droit à un peu de calme pour ses derniers instants.

Anne. Va ouvrir !

Painnoir. Mon enfant, il ne faut pas...

Anne. Si !

Painnoir. Non, (*l'appelant*) jeune homme.

Laurent hésite.

Anne. Pourquoi ? (*L'aguichant*). Vous avez peur de rester seul avec moi ?

Painnoir. Non !

Anne. (*À Laurent*). Alors, vas-y !

Laurent y va.

Painnoir. Il est gentil ce garçon. (*Dragueur*). Presque aussi gentil que vous êtes mignonne. Vous allez vous sentir seuls tous les deux. Lui, je peux l'aider facilement, mais vous. (*Un temps*). J'ai une idée ! Voulez-vous venir vous installer quelques jours chez moi ? Le temps de vous remettre.

Anne. Je ne crois pas que je puis.

Painnoir. Oh ! Pourquoi ? Vous avez peur de moi ?

Anne. (*Se moquant*). Pas de vous, de moi ! Vous êtes un si bel homme, j'ai peur de faillir.

Painnoir. (*N'en croyant pas ses oreilles*). Si vous devez faillir, vous faillirez. Ne nous opposons pas au destin ! Je connaissais Sylvio et je crois pouvoir vous dire que, là où il sera, il sera heureux de vous voir dans mes bras.

Il s'approche.

Anne. J'ai décidé de lui rester fidèle jusqu'à la fin de sa vie. (*Bas à Sylvio*). C'est bien ça !

Jean-François et Laurent arrivent de la salle.

Scène 3

Painnoir. (*Mettant un genou à terre, amoureux fou*). Mademoiselle, venez chez moi et je déposerai mon talent à vos pieds.

Jean-François. Elle ne risque pas de trébucher. (*Un temps*). Sacré Painnoir, il ne doute de rien.

Jean-François monte sur la scène.

Painnoir. Tu te méprends, Jean-François, (*montrant Sylvio*) je suis venu soutenir notre ami.

Jean-François. Je ne te savais pas encore en vie.

Painnoir. Vous êtes taquin, Monsieur l'Académicien.

Laurent. (*S'adressant à tout le monde*). Puis-je vous servir quelque chose à boire ?

Jean-François. Un whisky ! (*À Sylvio*). Comment ça va, mon vieux ?

Sylvio. (*Jouant le malade*). Je prendrai une eau minérale, avec deux sucres.

Jean-François. Au point où tu en es, tu peux prendre un whisky.

Sylvio. (*Insistant*). Une eau minérale avec deux sucres.

Jean-François. Tu ne m'as pas répondu tout à l'heure, comment vas-tu ?

Sylvio. Mal !

Jean-François. Tu as vu un médecin ?

Sylvio fait oui de la tête.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Sylvio. Que c'était la fin !

Jean-François. Ben alors, tu peux prendre un whisky.

Sylvio. Un whisky !

Jean-François. Il va aller mieux ! C'est une question de moral. Quand je te regarde, je me dis que ce n'est pas la fin.

Laurent. (*À Painnoir*). Et vous, Maître, que prenez-vous ?

Painnoir. Un lait froid, mon petit.

Jean-François. Qui appelle-t-il maître ?

Painnoir. Moi mon cher ! Tel est le nom que mes élèves me donnent.

Jean-François. Pauvres enfants !

Painnoir. Sais-tu que j'ai un cours d'art dramatique et une chaire à l'université.

Jean-François. Je ne savais pas que tu apprenais aux autres à faire ce que tu n'as jamais réussi.

Painnoir. (*Outré*). Mon diplôme du conservatoire m'y donnait droit.

Jean-François. Les diplômes donnent trop de droits, on devrait les distribuer à durée déterminée.

Painnoir. Sais-tu que j'ai vu presque toutes tes pièces ?

Jean-François. (*Indifférent*). Bien !

Painnoir. Pas sur scène puisque je n'ai pas l'honneur d'être invité. Mais à la télévision lorsqu'elles passent de temps en temps.

Jean-François. Ah bon ! Tu enseignes le théâtre et tu regardes les pièces à la télévision, ça promet !

Painnoir. Si tu veux mon avis ...

Jean-François. Mon pauvre Painnoir, ton avis, voilà 50 ans que je te le laisse, je ne vais pas t'en priver maintenant.

Painnoir. (*Le donnant quand même*). Tes pièces ne sont pas mauvaises, même si elles sont un peu simples. Seulement, en 50 ans, tu aurais pu apprendre qu'il y avait plusieurs degrés dans le théâtre.

Jean-François. Promis ! La prochaine fois que j'écrirai, j'achèterai un thermomètre.

Sylvio. (*À Jean-François sans prendre la précaution de ne pas être entendu par Painnoir*). Je t'en prie, chasse-le !

Jean-François. Vous entendez, Painnoir, Sylvio veut que je vous chasse.

Painnoir. Le pauvre, il perd la tête.

Sylvio. Non !

Painnoir. C'est souvent le cas. Quand l'agonie commence, on perd la tête.

Laurent revient avec de quoi boire.

Laurent. (*À Painnoir*). Votre lait, maître !

Painnoir. Merci, mon petit.

Laurent va vers Jean-François et ne sait comment l'appeler.

Jean-François. Appelez-moi Monsieur. Laissez le titre de maître aux ratés

Painnoir. C'est pour moi que tu dis ça ?

Jean-François. À ma connaissance, tu es le seul raté à polluer cette pièce. Lui as-tu raconté ta carrière à ton disciple ? Je ne parle pas de tes théories, de ce que tu penses du travail des autres. Je parle de ce que tu as accompli pendant ta longue vie.

Painnoir. Je m'en vais ! Je refuse de me disputer devant un mourant.

Il sort.

Scène 4

Jean-François. Et voilà le travail. (*À Sylvio*). Alors, heureux ?

Sylvio. J'ai cru que j'allais le tuer.

Anne. Ce serait ce qu'on appelle quitter son personnage.

Elle croit avoir fait une gaffe, mais Jean-François apprécie l'esprit.

Jean-François. Elle est marrante, la petite. Tu as vu comment Painnoir la draguait ?

Sylvio. Oui !

Jean-François. À son âge, draguer une gamine ! Quel pervers ! Quel âge avez-vous, Mademoiselle ?

Anne. 20 ans !

Jean-François. Sylvio, tu te rends compte ? Painnoir doit, comme nous, avoir dépassé les 70.

Anne. (*Pensant à Sylvio*). Vous savez, l'âge !

Jean-François. Essayez de vous faire un vieux, vous m'en parlerez. C'est une question de peau. À votre âge, la peau est douce et tendue. Au nôtre, c'est ridé, sec et flasque. En plus, à votre âge, vous devez apprécier certaines positions. (*Riant*). Je vois déjà Painnoir (*jouant*) « aïe, mes rhumatismes ... Non, chérie, j'ai mal au dos ... Attention la bouillotte ... Voilà, tu as refroidis la bouillotte. ».

Il est écroulé de rire alors que Sylvio boude.

Sylvio ! Tu l'imagines ?

Constatant que Sylvio boude, Jean-François prend les autres à témoin.

Il s'énerve dès qu'on parle de Painnoir ! Painnoir l'a toujours énervé. (*À Sylvio, passant à autre chose*). Veux-tu que je te lise un extrait de la dernière pièce que j'ai écrite pour Sonia ? Je viens de terminer dans le métro son monologue de fin. Écoute ! (*Lisant son manuscrit*). La vie, mon petit, est une tellement belle chose qu'il faut la goûter

Sonia. (*De la salle. Laurent et Anne sont impressionnés*). À pleine bouche et en profiter à cent vingt mille kilomètres à l'heure. Vis, baise, mange, profite et tu partiras sans regret. Surtout, n'écoute pas ceux qui te disent de faire l'inverse. Ils veulent seulement te faire partager leur désespoir. L'homme heureux meurt sans regret si ce n'est celui de devoir quitter la vie de rêve qu'il s'est construite.

Elle monte sur scène. Laurent l'aide.

Anne. (*Parlant du texte de Jean-François*). En plus, c'est moral !

Jean-François. (*Parlant de son texte*). C'est beau, hein Sylvio ?

Sylvio. (*Pensant qu'ils croient qu'il va mourir*). Et tellement de circonstances.

Laurent. Comment connaissez-vous le texte alors qu'il vient de l'écrire ?

Sonia. Un auteur adore dire que c'est un premier jet. Ainsi, si c'est bon, il est génial. Si c'est mauvais, il a une excuse.

Jean-François. On fait tous ça !

Sonia. Comment va le malade ?

Sylvio. C'est gentil d'être venu.

Anne. (*À Sonia*). Je peux vous demander un autographe ?

Sonia. Bien sûr !

Elle lui signe.

Jean-François. (*À Sonia*). Tu ne devineras jamais qui a déclaré sa flamme à mademoiselle ?

Sonia. (*Montrant Laurent*). Ce jeune homme, je suppose.

Jean-François. Painnoir !

Sonia. Painnoir ?

Jean-François. Comme je te le dis.

Un temps. Elle n'a pas l'air de le croire.

Demande à Sylvio ! Il est témoin.

Sonia. Quel âge a-t-il ?

Jean-François. Comme nous !

Sonia. (*Riant de bon cœur*). J'aurais voulu voir ça !

Jean-François. (*Imitant Painnoir*). Mademoiselle, je dépose mon talent à vos pieds.

Sonia. (*Pensant à Solenne*). Eh bien, Sylvio, là tu es battu !

Jean-François. C'est vrai que tu as été amoureux de la fille de Carole, toi un moment.

Laurent. (*Surpris*). C'est vrai, vous avez été amoureux de maman ?

Jean-François. (*À Laurent*). Tu es le petit-fils de Carole ? Le monde est petit.

Laurent. D'ailleurs ma grand-mère doit venir.

Jean-François. (*À Sylvio*). Ce qu'elle était fâchée quand elle a appris que tu voulais épouser sa fille.

Sonia. Je ne sais pas si c'est le moment de parler de ça !

Jean-François. Oh, il n'est plus amoureux. Hein, Sylvio, t'es encore amoureux de Solenne ?

Anne. (*Amusée, à Sylvio*). Alors, comme ça, il y a 30 ans, Monsieur aimait les petites jeunes.

Sonia. (*Pensant qu'elle en a vu beaucoup de couples où régnait une telle différence d'âge*). Il n'y avait que 20 ans de différence.

Jean-François. Physiquement, ça tenait encore debout.

Sonia. Surtout qu'il était encore beau garçon, vers la quarantaine.

Jean-François. Il n'aurait pas été ridicule !

Sonia. (*À Anne*). Mais Painnoir et vous !

Jean-François. 50 ans de différence ! Il faut être fou !

Sonia. Il a toujours été con. Là, il se surpasse.

Scène 5

Carole arrive.

Carole. Un con ! On parle de Painnoir.

Jean-François. (*Prêt à raconter à nouveau l'anecdote*). Tu ne devineras jamais.

Sylvio. (*Criant*). Je veux qu'on s'occupe de moi. (*Un temps, se calmant*). C'est vrai quoi. Je meurs et Jean-François ne s'occupe que de Painnoir.

Jean-François. Voilà, c'est encore moi qui prends.

Carole. Il t'en veut de ne pas l'avoir invité à son passage sous la coupole.

Sonia. Tu n'es pas le seul. Moi, non plus, je n'ai pas été invitée.

Jean-François. Personne !

Sonia. Pourquoi ?

Jean-François. Parce que, pour la première fois, vous alliez vous embêter en entendant un texte de moi. (*Un temps, s'expliquant*). Quand tu deviens académicien, tu dois faire l'apologie du précédent. Si ton prédécesseur s'appelle Pagnol, tu trouves facilement de quoi émouvoir. Moi, je suis tombé sur Albert Arrivée.

Carole. Qui est-ce ?

Jean-François. Tu ne connais pas Albert Arrivée ? Eh bien, personne ne le connaît. Même son éditeur avait oublié son existence. Pour retrouver un exemplaire de ce qu'il avait écrit, j'ai dû fouiller le grenier de son petit-fils. (*Un temps*). J'ai dû parler de ce con pendant deux heures. Je n'ai jamais parlé aussi lentement de ma vie.

Carole. Il a fait quoi, Monsieur Arrivée ?

Jean-François. Le paon à l'université pendant 40 ans.

Sylvio. N'empêche que j'aurais bien aimé y aller une fois pour voir.

Jean-François. Guéris ! Je t'y emmènerai

Sylvio. Hélas, trop tard.

Carole. Tu ne peux pas nous faire ça ! Mon mari d'abord, puis toi ! Nous n'allons pas vivre nos départs comme ça un par un. (*Un temps*). Enfin, bats-toi !

Sylvio. Je n'ai plus la force, je suis si vieux.

Carole. Bats-toi pour nous ! (*Montrant Anne*) Pour cette petite ! Elle t'aime.

Sylvio. Oh !

Carole. Tu m'as dit toi-même qu'elle était l'amour de ta vie. Enfin, regarde-la ! Tu n'as plus envie de lui faire l'amour.

Un silence gêné s'installe. Jean-François et Sonia se regardent. Jean-François regarde la jeune fille.

Jean-François. Ah, vous (*Un temps*). Sacré, Sylvio, tu m'épateras toujours.

Sonia. Oui ! Félicitations ! Carole a raison. La personne qui vit avec une telle beauté n'a pas le droit de mourir.

Jean-François. (*Ne pouvant s'empêcher de s'amuser en pensant à la différence d'âge*). Faut qu'on voie ça !

Anne. Eh bien, vous allez le voir ! Nous vous avons fait une blague. Il ne meurt pas. (*À Sylvio*). Allez, Mamour, dis-leur que tu es un gros nounours en pleine forme. Seulement, il voulait vous voir tous réunis.

Sylvio se redresse et confirme.

Carole. Quoi ? (*À Laurent*). Tu t'es prêté à cette mascarade ?

Laurent. C'était pour rire !

Carole. (*Le giflant*). Ça te fera passer l'envie de rire.

On croit même un moment qu'elle va gifler Sylvio.

Sonia. (*À Sylvio*). Ce n'est pas sympa, Sylvio, de jouer avec les sentiments des gens.

Jean-François. C'est vrai, on a été tout triste.

Anne. C'est fini, maintenant ! Votre peine ressemblait à une chaussure trop étroite. Maintenant que vous l'avez enlevée, vous devez vous sentir hyper bien.

Sonia. À nos âges, c'est moins facile, petite.

Anne. Oubliez vos âges ! Vous êtes au théâtre, il existe pour ça le théâtre. Regardez Sylvio, dans mes bras, il l'oublie son âge.

Jean-François. (*Intéressé*). Ah bon, on oublie son âge dans les bras de la petite.

Sylvio. (*Genre mari possessif*). Oui, mais ils sont pris.

Anne. Je suis sûre que vous avez envie de jouer, tous autant que vous êtes. (*À Sonia*). Sonia, j'ai appris qu'après la pièce de Jean-François, vous aviez décidé de mettre fin à votre carrière ?

Sonia opine oui de la tête.

Venez ici ! (*À Jean-François*). Jean-François, qu'avez-vous écrit depuis que vous êtes académicien ? (*Un temps*). Des pièces avec un très beau rôle pour une ou deux vedettes. Les autres comédiens sont condamnés à les regarder.

Sylvio. Elle n'a pas tort !

Anne. Ici ! Vous allez écrire des chefs d'œuvre, car vous aurez une troupe à servir. (*À Carole*). Et vous, Carole, n'avez-vous pas envie de jouer avec votre petit-fils ?

ACTE 4

Scène 1

La pièce vient de se terminer. Carole et Sylvio sont sur scène.

Sylvio. (*À Carole*). Alors, grand-mère, heureuse ?

Carole. (*Fière de son petit-fils*). Il joue bien le petit !

Sylvio. En tout cas, il a fait un succès.

Jean-François. (*Entrant*). Nous n'aurions peut-être pas du faire une matinée. C'est sympa l'Académie, mais voir tous ces académiciens venir me féliciter, ça me vieillit.

Carole. Et à l'Académie ?

Jean-François. À l'Académie, il n'y a pas de jeunes à côté d'eux. C'est le contraste qui me donne un coup de vieux. Je me sens comme les jeunes pas comme eux. (*Triste*). Or, je suis comme eux.

Sonia. (*Entrant*). Dis donc, ils ont fait un triomphe, les jeunes.

Jean-François. Il faut dire que je leur avais concocté des répliques sur mesure.

Sylvio. Où sont-ils ?

Jean-François. Ils reçoivent les félicitations. C'est de leur âge.

Sonia. Je suis vannée. Ce soir, on me ramassera à la cuillère.

Jean-François. Elle n'est pas habituée de jouer deux fois par jour, la star. C'est ça la vie de troupe.

Sylvio. Au fait, nous devons modifier le décor !

Sonia. Pourquoi ?

Sylvio. (*Montrant un meuble situé dans un coin du décor*). Le meuble est mal mis ! Les spectateurs du fond ratent l'entrée de Jean-François.

Jean-François. (*Subitement intéressé*). Ils ratent mon entrée. (*Un temps*). Il faut que ce soit modifié pour ce soir ?

Sylvio. Venez voir !

Ils descendent dans la salle, sauf Jean-François.

Vas-y, fais ton entrée.

Jean-François refait son entrée.

Sonia. C'est vrai, on rate un effet !

Jean-François met un vase à sa place et va les rejoindre.

Carole. (*À Sylvio*). Que tu changerais-tu ?

Jean-François. (*Regardant sa place prise par le vase*). C'est vrai, les spectateurs assis ici ratent mon entrée.

Sylvio. Si nous enlevions le buffet ?

Sonia. Nous l'utilisons !

Jean-François. Je peux modifier le texte.

Sylvio. J'ai une idée, venez près de moi !

Ils se retrouvent tous au fond de la salle à côté de Sylvio.

Scène 2

Anne. (*Arrivant des coulisses, en criant*). Je suis heureuse, heureuse, heureuse. (*Bas à Laurent*). Tu peux venir, nous sommes seules. Embrasse-moi !

Laurent. Est-ce prudent ?

Anne. (*Elle lui saute au cou*). Je t'adore. Les vieux ont été sympas de nous faire saluer tous les deux ensemble. Quand je t'ai pris la main et qu'on s'est dirigé vers le public : c'était géant.

Laurent. N'empêche qu'au 2^{ème} salut, il est venu se mettre à tes côtés.

Anne. Cela s'appelle le droit d'aïnesse ! Il faudra t'y faire, mon chéri. (*Un temps*). Alors, tu es heureux ?

Laurent. Très ! J'ignore combien de temps ça durera, mais je suis très heureux.

Anne. Pourquoi veux-tu que ça s'arrête ? On est heureux, les vieux sont heureux ! Quand tout le monde est heureux, il n'y a aucune raison que cela s'arrête. Il suffit d'y faire un peu attention.

Laurent. (*Pensant à Sylvio*). À lui ?

Anne. Non, à notre bonheur ! (*Un temps*). Embrasse-moi ! J'ai une course à faire. Tu m'accompagnes ?

Laurent. J'aimerais dormir un peu avant la représentation du soir.

Anne. J'aimerais que tu m'accompagnes.

Laurent. Ce serait plus sage de dormir un peu !

Anne. Tu m'accompagnes jusqu'à la sortie.

Ils sortent.

Scène 3

Les quatre autres remontent sur la scène dans un lourd silence.

Sonia. Je crois que Laurent a raison. Moi aussi, je vais aller faire un petit somme.

Jean-François. Moi aussi ! Il est sage ce garçon.

Sylvio. Les rats quittent le navire.

Sonia et Jean-François restent.

Jean-François. Pas du tout ! Nous voulions seulement te laisser seul. Mais si tu préfères que nous te tenions compagnie.

Sonia. Nous restons !

Ils restent sans rien dire.

Sylvio. (*À Carole*). D'abord, ta fille me dit que je suis trop vieux et maintenant ton petit-fils me fait cocu !

Jean-François. Que se passera-t-il quand nous serons centenaires ?

Sylvio. (*À Carole*). Je suppose que tu vas me dire que c'est normal ?

Jean-François. En tant qu'auteur, t'associer à une fille de 20 ans, nous frisons l'in vraisemblance. In vraisemblance que nous ne retrouvons pas si la belle se défoule avec un beau jeune homme.

Sylvio. Je suppose que dans ta prochaine pièce, tu m'écriras un rôle de cocu ?

Jean-François. (*Acquiesçant*). Et je pourrai caser une allusion littéraire. Voilà 15 pièces que j'essaye de la placer.

Sonia. Et qui est ?

Jean-François. Anne ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Sonia et Jean-François rient.

Sylvio. Je comprends que vous riiez, seulement moi je souffre !

Jean-François. Tu sais, dans le passé, les plus grands noms du théâtre ont été cocus.

Sylvio. Plus maintenant !

Jean-François. Parce que personne ne le sait. Attends que le présent se conjugue au passé et tu verras que la majorité des grands noms de ce milieu sont cocus.

Sylvio. En tout cas, nous devons trouver un remplaçant à Laurent.

Carole. (*Pas d'accord*). Quoi ?

Jean-François. Pourquoi ?

Sylvio. Comment Pourquoi ? Tu n'as pas vu la scène ?

Carole. (*Trouvant qu'Anne est tout aussi responsable*). Pourquoi pas elle ?

Jean-François. C'est vrai, c'est elle qui te trompe. Lui, il a saisi une occasion. C'est humain. (*Rêveur*). Moi, à sa place.

Sylvio. Il a trahi ma confiance.

Jean-François. Tu ne peux pas empêcher ce garçon de jouer. Pense un peu à elle !

Sylvio. À qui ?

Jean-François. À Anne ! Elle était tellement heureuse de saluer avec son amant.

Sonia. Je ne sais pas si c'est le bon argument.

Sylvio. Eh bien, elle s'en passera. Quant à Laurent, sa mère est directrice de casting, elle lui trouvera quelque chose.

Carole. Il refusera. Il a toujours refusé tous les petits rôles qu'elle lui offrait.

Sylvio. S'il n'a pas la vocation.

Carole. Non ! Il n'a pas cette vocation-là. Pour lui, le théâtre, c'est un homme. Il l'appelle son idole. Un homme dont on lui parle depuis qu'il est tout petit. Un comédien qui n'a jamais passé une seule audition, mais qui a créé un théâtre où il a joué toute sa vie. Depuis 10 ans, il vient ici tout seul. Il ne voulait pas d'invitation. Il voulait payer. Car il avait lu quelque part que le grand homme avait dit que les invités étaient

incapables de bien apprécier un spectacle. Il connaît les pièces que tu as jouées par cœur. Et s'il dit mal la tirade des nez, c'est parce que tu ne l'as jamais jouée.

Sylvio. Tu dis ça parce que...

Carole. (*L'interrompant*). Est-ce qu'à chacun de vos spectacles, il n'y avait pas une grande affiche qui disparaissait ?

Sylvio acquiesce. D'un signe, Carole lui indique que c'est Laurent qui les enlevait.

Sylvio. C'est lui le petit con qui déchirait les affiches ?

Carole. Si tu veux les récupérer, elles se trouvent toutes dans sa chambre. Depuis l'âge de 10 ans, il n'a qu'un rêve : te ressembler et jouer ici.

Jean-François. Voilà pourquoi il sort avec Anne. Il veut te ressembler.

Sylvio. (*À Carole*). Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Carole. Il ne voulait pas. Il aime tellement l'Étrange théâtre qu'il a même lu la thèse que Painnoir a écrite dessus.

Jean-François. (*Ironique*). C'est lui !

Carole. (*À Sylvio*). Je me rends compte que tu dois un peu souffrir. (*Un temps*). Mais, je suis sûre qu'il doit beaucoup souffrir de te tromper.

Sylvio. (*Cédant*). C'est Anne aussi ! Quand elle veut quelque chose, il est impossible de lui résister.

Jean-François. Elle est irrésistible cette petite. Même moi, si elle me désirait, je ne sais pas si je résisterais

Sylvio. Que dois-je faire ? Leur dire que je suis au courant et que ce n'est pas grave, qu'on peut continuer à vivre comme ça : le mari, la femme et l'amant. Hein ? C'est ça que je devrais dire ?

Tous opinent de la tête.

Jean-François. Nous sommes unanimes.

Sylvio va chercher Laurent.

Sonia. Je crois que ça s'arrange.

Jean-François. (*Après un petit clin d'œil à Carole*). Pratique une grand-mère dans le théâtre.

Sylvio. (*Entrant suivi de Laurent*) Laurent, tu devines que je suis bien au courant pour Anne et toi !

Laurent. (*Terrorisé*). Vous saviez ?

Sylvio. Tu croyais qu'un gamin comme toi pouvait rendre cocu un homme comme moi sans son consentement.

Laurent. Vous consentez ?

Sylvio. Depuis le début !

Jean-François. (*Au public*). Pourvu qu'il ne lui demande pas la date du début.

Sylvio. Seulement, ta grand-mère a préféré que tu saches que je savais.

Laurent. Je voulais vous remercier.

Sylvio. Mais non ! Naturellement, pas un mot à Anne ! Elle reste mon officielle. Dans notre trio, c'est moi le mari. *(Un temps)*. Franchement, si je vous avais demandé à choisir entre elle et l'Étrange théâtre, qu'auriez-vous choisi ? Franchement ?

Laurent. L'Étrange théâtre !

Sylvio. *(Heureux aux autres)*. Vous voyez !

Jean-François. *(Le félicitant car il n'en croit pas un mot)*. Voilà une réponse d'amant.

Sylvio. *(Comme s'il l'engageait)*. Amant tu es, amant tu restes. Tu la rends heureuse.

Jean-François. *(Montrant Sylvio)*. Elle le rend heureux !

Carole. Tout va bien !

Sonia. Nous allons pouvoir aller faire un petit somme avant la représentation du soir.

Anne arrive.

Anne. Vous allez rire ! *(Un temps)*. Je suis enceinte.

Jean-François. Il se passe toujours quelque chose.

ACTE 5

Scène 1

Jean-François arrive avec un biberon, prend le baby et lui donne le biberon. Carole arrive.

Carole. Où sont-ils tous ?

Jean-François. La maman étudie son rôle, le mari fait des courses avec l'amant, la marraine pique un somme et le parrain s'occupe du petit. Comment va l'arrière-grand-mère ?

Carole. Qui te dit que c'est moi ?

Jean-François. Oh !

Carole. Une chance sur deux.

Jean-François. *(Riant)*. Entre Sylvio et Laurent, une chance sur deux ? Laurent devait avoir fait l'amour dix fois alors que Sylvio était encore en train de se préparer psychologiquement.

Carole. Dès que nous aurons les tests ADN, nous serons fixés.

Jean-François. *(Craignant la déception d'un des deux)*. Je me demande si c'est souhaitable.

Carole. *(Catégorique)*. Cet enfant doit savoir qui est son père.

Jean-François. Nous serons bientôt fixés !

Carole. *(Contrariée)*. Normalement, nous aurions dû le savoir hier.

Jean-François. *(Du genre, ce n'est pas grave)*. Il y a eu une journée de retard.

Carole. Je vais rejoindre l'amant et le mari au supermarché.

Elle sort. Jean-François chante une berceuse.

Scène 2

Sonia entre.

Sonia. Je ne te savais pas chanteur.

Jean-François. Moi non plus ! Ce gosse donne du talent à ceux qu'il rencontre. C'est vraiment mon filleul.

Sonia. *(Pensant que Jean-François est un vantard)*. Je vais attendre qu'il parle pour examiner sa modestie.

Anne entre en pleurant.

Jean-François. *(Curieux)*. Alors ? C'est qui ?

Elle tend un billet à Jean-François.

Jean-François. *(Lisant)*. Les tests ci-joints témoignent qu'il n'y a aucun lien de parenté entre Laurent Bossdure et l'enfant. *(Arrêtant)*. Pourquoi tu pleures ? *(Étonné)*. Parce que Sylvio est le père ?

Elle fait signe non et lui tend une autre feuille. Jean-François la lit puis commente.

Mince ! Ce n'est pas Sylvio non plus. (*À Sonia*). Pourquoi me regardes-tu ? Ce n'est pas moi !

Anne. C'est un garçon que j'ai rencontré dans un bal ! Il était mignon et j'étais un peu saoule. Il avait envie et j'étais un peu saoule. Il me l'a demandé gentiment et j'étais un peu saoul. Il n'avait pas de préservatif et j'étais un peu saoule.

Sonia. Mais comment peut-on être si bête ? C'est complètement irresponsable ! Tromper Sylvio avec Laurent, esthétiquement, je peux se comprendre ! Mais là, c'est inexcusable !

Jean-François. (*À Sonia*). Pourquoi cries-tu comme ça ?

Sonia. Parce que je n'admets pas que l'on prenne ainsi tout à la légère.

Jean-François. Puisqu'elle te dit qu'elle était un peu saoule. Elle était un peu saoule. (*À Sonia*). Tu n'as jamais été un peu saoule ?

Sonia reste de marbre.

Eh bien, tu aurais dû ! D'ailleurs, tout le monde peut être un peu saoul. Moi aussi j'aurais pu être enceinte, si j'avais été un peu saoul.

Sonia. Voilà les hommes ! Il suffit d'avoir 20 ans et une belle poitrine pour qu'ils vous défendent quoi que vous fassiez.

Anne. (*À Sonia*). Vous avez raison ! Je suis impardonnable. D'ailleurs, je ne compte pas essayer de me faire pardonner. Je vais m'en aller. (*Un temps*). Les répétitions de la prochaine pièce n'ont pas encore commencé, il sera facile de me remplacer. Je compte sur vous pour expliquer tout à Laurent et à Sylvio. Dites-leur que je les aime et qu'ils resteront tous les deux le meilleur souvenir de mon existence.

Elle prend son fils dans ses bras.

Sonia. Mais, ça ne va pas ?

Anne. C'est mon fils !

Sonia. C'est mon filleul et je ne veux pas le perdre.

Jean-François. Moi non plus !

Anne. Que fait-on ?

Jean-François. (*À Anne*). Laisse-moi faire ! Tonton Jean-François va encore arranger les choses ! Va te reposer ! Quand tout sera fait, on t'expliquera.

Anne hésite. Jean-François ordonne.

Allez !

Elle sort.

Scène 3

Sonia. Que vas-tu faire ?

Jean-François. Je vais veiller aux intérêts de notre filleul. (*Un temps*). Sais-tu pourquoi le vie sera toujours plus faible que le théâtre ?

Sonia. Tu vas me le dire.

Jean-François. Parce qu'elle ne t'autorise pas à fermer le rideau.

Sylvio et Laurent entrent par la salle.

Sylvio. Tiens, les parrains !

Jean-François. Pourquoi ne dis-tu pas les marraines ? (*Un temps*). Vous n'avez pas vu Carole ?

Sylvio. Non, pourquoi ?

Jean-François. Elle est allée à votre rencontre dans le magasin. Elle doit encore vous y chercher.

Laurent. J'y retourne.

Laurent sort.

Sylvio. Nous avons fait une petite pause bistrot ! Rien de tel qu'une bonne bière pour calmer le stress.

Jean-François. (*Attendant que l'autre soit sorti*). Sylvio, nous avons une surprise pour toi.

Il lui tend le billet où on dit que Laurent n'est pas le père.

Sylvio. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Jean-François. Que Laurent n'est pas le père !

Sylvio. Si ce n'est pas lui ?

Jean-François. C'est toi ! Qui veux-tu que ce soit ?

Sylvio. (*Prenant le gosse, heureux*). Génial ! Tu rends compte, mon fils ! (*Un temps*). Je peux vous le dire maintenant, je n'y croyais pas trop. Laurent est jeune et...

Jean-François. Il a plus de santé.

Sylvio. (*Désolé*). Oui !

Jean-François. La fréquence ne veut rien dire ! (*Jetant un œil vers Sonia*). Un coup suffit, parfois.

Sylvio. Je peux l'avoir ?

Jean-François. Quoi ?

Sylvio. Le papier qui dit que je suis le père.

Jean-François. Il n'existe pas. Pourquoi payer deux examens alors qu'un seul suffisait ? Elle aussi croyait que Laurent gagnerait, voilà pourquoi elle a présenté son test. (*Un temps*). Personnellement, je suis content de savoir que mon filleul aura une maman économe.

Sylvio. C'est vrai ! Elle est plus mûre depuis qu'elle est maman ! Vous ne trouvez pas ?

Les deux opinent de la tête.

Quelque chose ne va pas ?

Jean-François. Non !

Sylvio. Je vois bien que si !

Jean-François. En tant que parrains, nous ne sommes pas enchantés du résultat.

Sylvio. Comment ça ?

Jean-François. Demande à Sonia ! Nous en parlions avant ton arrivée.

Sylvio. (*À Sonia*). De quoi avez-vous peur ?

Sonia. (*Se le demandant*). Ben ! ... De ça !

Sylvio. De quoi ? Ça !

Sonia. Ben de toi et l'enfant.

Jean-François. Nous pensons à l'enfant.

Sylvio. Vous allez me dire ce que vous avez sur le cœur une fois pour toutes. (*À Sonia*). Sonia, que vous êtes-vous dit ?

Jean-François. (*Venant à la rescousse de Sonia*). Tu devrais plutôt me poser la question, j'ai une meilleure mémoire.

Sylvio. Je te la pose.

Jean-François. (*Capricieux*). Non, non, pose-la-moi en direct.

Sylvio. (*Qui a déjà deviné*). Qu'est-ce qui vous gêne ?

Jean-François. Bonne question. (*Un temps*). Maintenant que nous savons que c'est ton fils. Tu es son père. Personnellement, je trouve que le père devrait penser à l'intérêt de son fils.

Sylvio. Vous auriez préféré Laurent. Je vous comprends. Il est jeune. Il est riche. (*Un temps*). Même si tout se trouve en Suisse, il est riche.

Jean-François. (*À Sonia*). Il a compris.

Sylvio. N'empêche que c'est moi le père !

Jean-François. Nous ne sommes que quatre à le savoir.

Sylvio. Je ne comprends pas.

Jean-François. Si ! Tu as compris. Tu as toujours su déceler les moindres subtilités de mes pièces, ne me dis que tu ne devines pas le sacrifice qu'on espère de toi.

Sylvio. Vous voulez que je renonce à mon gosse ?

Jean-François. Seulement que tu fasses croire à Laurent qu'il est le père.

Sonia. Pense à son intérêt !

Sylvio. Anne est d'accord ?

Ils font signe oui.

Et la feuille ?

Jean-François prend la main de Sylvio, un briquet et l'amène plus ou moins forcé à brûler la feuille.

Jean-François. (*Regardant vers l'extérieur et voyant Laurent*). Le voilà ! (*À Sylvio*). C'est malin ! Bravo ! Quelle sportivité ! Tu me déçois, tu me déçois beaucoup.

Laurent entre.

Sylvio. (*Se sacrifiant pour son enfant*). Désolé ! Je n'ai pas pu m'en empêcher. Quelle idée aussi de n'examiner que mon cas ! Laurent avait dix fois plus de chance. Faire analyser mon ADN m'a obligé à voir que je ne suis pas le père. Ce qui m'est insupportable !

Jean-François. Quel talent ! (*Se reprenant*). Veux-tu me dire que si tu avais vu le papier prouve la paternité de Laurent au lieu de celui qui nie la tienne, tu ne l'aurais pas brûlé ?

Sylvio. Probablement pas !

Jean-François. (*Très Napoléonien*). Alors, je te pardonne.

Sonia. (*Pensant qu'il est temps de mettre Anne au courant*). Je vais m'occuper de la maman.

Elle sort.

Jean-François. Laurent, je veux être le premier à te le dire, mais tu l'as peut-être deviné : tu es papa.

Il saute de joie, se retient en voyant Sylvio.

Sylvio. Vas-y ! Je sais ce que tu ressens.

Je propose deux fins différentes.

FIN MALHEUREUSE...

Jean-François se met dans un fauteuil et se sent mal. Carole arrive.

Laurent. Mami !

Carole. Ne m'appelle pas Mami !

Laurent. Tu es arrière-grand-mère.

Carole. C'est vrai ? (*À Sylvio*). Pas trop déçu ?

Sylvio. Si je peux lui laisser l'Étrange théâtre en héritage, je me ferai une raison. (*À Carole*). Ainsi notre théâtre reviendra à ses propriétaires.

Laurent. Qu'est-ce qu'il a le parrain ?

Tous accourent vers le fauteuil.

ÉPILOGUE

Sylvio pleure, seul en scène, à côté du berceau.

Sonia. Je savais que tu serais là !

Sylvio. Je n'ai pas eu le courage d'aller à l'enterrement.

Sonia. Tu as raison, ce ne sont pas des déplacements pour des personnes de notre âge.

Sylvio. Nous étions si bien repartis.

Sonia. Nous allons continuer. En plus, tu as réalisé son vœu. Il a vu toutes ses pièces jouées. Et puis, ce n'est pas fini ! Les auteurs ne meurent jamais, ils ont plus de chances que nous. (*Montrant le bébé*). Lui, dans 70 ans, sera peut-être en train de reprendre la pièce que nous avons montée la semaine passée et d'y jouer le rôle que Jean-François avait écrit pour toi.

Sylvio. La représentation se passera dans un théâtre qui portera le nom de son parrain. (*Un temps*). J'ai décidé de changer son nom.

Sonia. C'est une mauvaise idée !

Sylvio. Elle lui aurait fait plaisir.

Sonia. Peut-être ! Mais si je meurs demain, tu le débaptiseras à nouveau pour lui donner le mien ? Après, nous le débaptiserons pour lui donner le tien. Non, l'Étrange théâtre restera toujours l'Étrange théâtre. Car il est vraiment petit notre théâtre...

Sylvio. Il ne nous rendra jamais riches ni célèbres

Anne. (*Entre et prend le bébé*). Mais nous y sommes chez nous.

Sonia. Et la vie continue.

FIN HEUREUSE...

Carole arrive.

Laurent. Mami !

Carole. Ne m'appelle pas Mami !

Laurent. Tu es arrière-grand-mère.

Carole. C'est vrai ? (*À Sylvio*). Tu n'es pas trop déçu ?

Sylvio. Si je peux lui laisser l'Étrange théâtre en héritage, je me ferai une raison. (*À Carole*). Ainsi notre théâtre reviendra à ses propriétaires.

Laurent. Peut-être mon fils lui donnera-t-il ton nom ?

Sylvio. Surtout pas ! J'interdis que l'on change son nom.

Sonia. Car il est vraiment petit notre théâtre...

Sylvio. Il ne nous rendra jamais riches ni célèbres

Anne. (*Prenant le bébé*). Mais nous y sommes chez nous.

Jean-François. Et la vie continue.

Du même auteur !

Théâtre en ligne sur You Tube.

Pas si con pour un père.

Cette comédie décrit la confrontation entre une fille particulièrement gâtée et son père dont le niveau de vie a brutalement baissé.

<https://www.youtube.com/watch?v=H2rogP3eq88>

Et si on simplifiait l'orthographe !

Cette comédie décrit la confrontation entre un grammairien gardien de l'orthodoxie grammaticale et sa secrétaire partisane des SMS. Le résultat sera surprenant. Elle comporte deux versions.

1h30. <https://www.youtube.com/watch?v=jQ9yo5dysyM>

1h. <https://www.youtube.com/watch?v=vUBEO7KzQnw>

Belles-mères

Cette comédie pour huit personnages décrit la rencontre de deux familles au niveau de vie différent. Mais les riches ne sont pas toujours ceux que l'on croit. D'habitude, cette pièce dure une heure et demie, mais nous avons beaucoup improvisé.

<https://www.youtube.com/watch?v=aKxJov-0cgM>

Winston Churchill. La décision qui sauva le monde.

Pièce historique décrivant une rencontre imaginaire entre Winston Churchill et Rudolf Hess qui permet de comprendre pourquoi Churchill prit sa décision qui sauva la civilisation.

<https://www.youtube.com/watch?v=gSnuzf7a4zs/>

<https://www.youtube.com/watch?v=y6YO52eTNzI>

À l'Ombre des Pommiers.

Cette comédie pour cinq personnages décrit la bataille entre deux couples pour acquérir l'héritage d'une tante particulièrement capricieuse.

<https://www.youtube.com/watch?v=AdT0RY2nuEA>

Nous n'irons pas à l'hospice.

Cette comédie pour six personnages décrit la bataille d'un couple fortuné pour éviter l'hospice. D'habitude, cette pièce dure une heure et demie, mais nous avons beaucoup improvisé.

<https://www.youtube.com/watch?v=BgcXJ80OYTQ>

Divertissement.

Scénariste de la websérie <http://orthogaffe.com/>.

110 sketches qui rient de et avec l'orthographe. Les cinq premières saisons donnent des trucs pour ne plus faire de fautes. Les suivantes (à partir du 110^{ème} épisode) se demandent pourquoi cela s'écrit comme ça.

On peut toujours dire non !

Édition Gunten (roman). 2015.

Ce roman décrit la recherche d'un présentateur télé menacé de mort qui voudrait savoir à qui il a fait du tort. Il se plonge dans son passé.

Version papier

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=195

Version Kindle

http://www.amazon.fr/peut-toujours-dire-non-ebook/dp/B00WIR4NJC/ref=sr_1_3?s=books&ie=UTF8&qid=1430918087&sr=1-3

Les questions d'Aurélien ! Livre II. Néron... et si c'était un brave type ?

Éditions Gunten (roman). 2012.

Écrit en collaboration avec **Catherine Hague**, ce roman raconte les aventures d'Aurélien jeune historien du XXII^{ème} siècle invité à se promener dans l'Histoire pour réaliser sa thèse. Cette fois, il doit essayer de savoir si les accusations des témoins contre Néron (Suétone et Tacite) suffiraient pour le faire passer devant un jury américain.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=166

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Néron-c'était-brave-questions-dAurélien-ebook/dp/B00BT0J3B2/ref=sr_1_5?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423153987&sr=1-5&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Les questions d'Aurélien ! Livre I. Mais qui a foutu le bordel dans l'Europe en 814 ?

Éditions Gunten (roman). 2011.

Écrit en collaboration avec **Catherine Hague**, ce roman raconte les aventures d'Aurélien, jeune historien du XXII^{ème} siècle invité à se promener dans l'Histoire pour réaliser sa thèse. Cette fois, il doit essayer de savoir si l'Europe aurait pu se construire en 814 et pourquoi cela ne s'est pas fait.

Version Papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=2&products_id=151

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/foutu-bordel-IEurope-questions-dAurélien-ebook/dp/B005WZT8XI/ref=sr_1_4?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154027&sr=1-4&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Le Juge et le Ministre suivi des Killers

Éditions Gunten (théâtre). 2005.

Ce livre comprend deux comédies. La première décrit la rencontre entre un ministre et un juge qui s'est juré d'avoir sa tête. La seconde s'amuse du monde de l'entreprise en décrivant la vengeance d'une femme que son petit copain a dû virer pour prouver sa qualité de manager.

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Théâtre-Juge-Ministre-suivi-Killers-ebook/dp/B00EECIMS/SM/ref=sr_1_7?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154098&sr=1-7&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261307/Theatre-Juge---Killers.ebook>

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=1&products_id=55

Monstres ordinaires,

Éditions Gunten (roman). 2002.

22 histoires dont la plupart finissent mal (mais pas toutes) qui décrivent la rencontre entre un bourreau et sa victime. La moitié des récits se déroule dans le passé et l'autre dans le monde actuel.

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Monstres-ordinaires-Bernard-Fripiat-ebook/dp/B00ED04X2O/ref=sr_1_6?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154072&sr=1-6&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261303/Monstres-ordinaires.ebook>

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?products_id=79

Le siècle des Pardase

Éditions Gunten (roman). 2001.

Roman policier qui décrit les conséquences sur une famille d'un testament écrit par Monsieur Pardase, il y a un siècle. Testament peut être synonyme de vengeance.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?products_id=77

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/siècle-Pardase-Bernard-Fripiat-ebook/dp/B00DU6TA9I/ref=sr_1_1?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423153937&sr=1-1&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261303/Monstres-ordinaires.ebook>

Winston Churchill. La Décision qui sauva le Monde

Éditions L'Harmattan (théâtre). 2001.

Pièce historique décrivant une rencontre imaginaire entre Winston Churchill et Rudolf Hess, qui permet de comprendre pourquoi Churchill prit cette décision qui sauva la civilisation.

Version papier.

http://www.amazon.fr/Winston-Churchill-Décision-Sauva-Monde/dp/2747502244/ref=sr_1_13?ie=UTF8&qid=1381166300&sr=8-13&keywords=bernard+fripiat

Au secours, on simplifie l'orthographe....

Actuellement au théâtre.

<http://www.billetreduc.com/117818/evt.htm>

Pièces de théâtre accessibles gratuitement sur ce site.

Site construit par Nicky Ward où vous retrouvez toutes mes pièces.

<http://bernard-fripiat.jimdo.com/pièces/>

Pédagogie.

L'orthographe. 99 trucs pour en rire et la retenir

Éditions Gunten. 2013.

De loin, le meilleur livre d'orthographe que j'ai écrit (sa possession vous dispense de vous procurer les autres qui sont épuisés ou hors de prix sur Amazon). Vous y trouverez toutes les questions que mes stagiaires m'ont posées en 20 années d'animation. Chaque point d'orthographe offre une dictée comique et renvoie à un sketch de la série orthogaffe.com. Ces deux apports permettent de revoir la matière en riant.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=170

Version Kindle vivement déconseillée.

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/266616/L-orthographe---99-trucs-pour-en-rire-et-la-retenir.ebook>

Au commencement était le verbe, ensuite vint l'orthographe.

Éditions Vuibert. 2015.

Une histoire de l'orthographe qui complète le précédent et explique, en 130 *pourquoi*, nos principales difficultés orthographiques.

http://www.amazon.fr/commencement-etait-verbe-ensuite-lorthographe/dp/2311100505/ref=pd_sim_b_1?ie=UTF8&refRID=1KAA80SYBH4F6AFB2RW1

En poche. 2016

Le Seuil. Collection Point. Le coût des mots.

http://www.amazon.fr/commencement-etait-verbe-ensuite-lorthographe/dp/2757857630/ref=sr_1_1?s=books&ie=UTF8&qid=1454334250&sr=1-1

Orthogaffe.com en bande dessinée,

Éditions Demos. 2012.

Écrite en collaboration avec **Nicky Ward**, cette bande dessinée présente les deux premières saisons de la série orthogaffe.com. Le livre est malheureusement épuisé, mais vous pouvez trouver les planches sur Facebook, dans le groupe fan d'orthogaffe. Je peux aussi vous les fournir par mail (b.fripiat@noos.fr) sur simple demande.

Comment réussir vos examens ? L'intelligence ne vous dispense pas d'être malin

Éditions Demos. 2007.

Ce livre offre des trucs pour réussir les concours, tant à l'oral qu'à l'écrit.

Version Ipad

<http://www.numilog.com/37789/Comment-reussir-vos-examens---L-intelligence-ne-nous-dispense-pas-d-etre-malin.ebook>

